



**Chaire Desjardins
en développement
des petites collectivités**

**Université du Québec
en Abitibi-Témiscamingue**

**Enjeux relatifs au passage à la vie adulte de
jeunes autochtones : vers une meilleure compréhension
de la particularité du contexte de communautés algonquines
de l'Abitibi-Témiscamingue**

Par
Martin Goyette
Stéphane Grenier
et collaboratrices



Enjeux relatifs au passage à la vie adulte de
jeunes autochtones : vers une meilleure
compréhension de la particularité du
contexte de communautés algonquines de
l'Abitibi-Témiscamingue

Rapport de recherche réalisé dans le cadre du volet 1 du projet
*Soutien à la vie autonome : Le développement d'outils d'intervention et de recherche
visant la préparation à la vie autonome et le soutien à la sortie des jeunes recevant
des services des centres jeunesse du Québec,
financé par le Conseil national de prévention du crime (CNPC).*

Équipe de chercheurs :

Martin Goyette, Professeur, École nationale d'administration publique
Stéphane Grenier, Professeur, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

et

Annie Pontbriand, Msc Sociologie
Marie-Ève Turcotte, Msc Santé communautaire
Marie-Noële Royer Msc, Criminologie
Mélanie Corneau, Msc Criminologie

Janvier 2009

ISBN : 978-2-923064-40-6
Dépôt légal : Avril 2009
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
© **Tous droits réservés**



TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	5
AVANT PROPOS : MISE EN CONTEXTE DU PROJET DE RECHERCHE.....	7
1. INTRODUCTION.....	9
2. REVUE DE LITTÉRATURE.....	11
2.1 Un regard étendu sur l’insertion des jeunes adultes avec antécédents de placement.....	12
2.2 Jeunes autochtones et insertion sociale : un portrait de la situation.....	13
2.3 Être jeune et autochtone : réalités et défis du passage à la vie adulte.....	15
2.3.1 Des éléments socio-historiques à l’origine de blocages particuliers à l’insertion.....	15
2.3.2 Conditions contemporaines d’insertion en contexte autochtone.....	18
3. VERS DES QUESTIONS DE RECHERCHE PERMETTANT D’APPRÉHENDER LE DEVENIR ADULTE DES JEUNES AUTOCHTONES AU SORTIR D’UN MILIEU SUBSTITUT.....	24
4. MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE	25
4.1 Le devis de recherche et les outils de collecte de données	25
4.2 Le processus d’entrée sur le terrain et le recrutement des participants	26
4.3 Le traitement et l’analyse des données	26
4.4 Le portrait de l’échantillon	27
5. ÉTAT DE SITUATION DES JEUNES ALGONQUINS EN TERMES D’INSERTION SOCIALE.....	28
5.1 L’insertion socioprofessionnelle	28
5.1.1 L’insertion scolaire et professionnelle : une dynamique de décrochage qui s’entame tôt	28
5.1.2 Insertion résidentielle des jeunes adultes	33
5.2 Insertion familiale et communautaire.....	35
5.2.1 La place des jeunes dans leurs familles et dans leurs communautés.....	35
5.2.2 La parentalité : une voie d’émancipation privilégiée.....	39
En bref.....	44

6. ENJEUX SPÉCIFIQUES ENTOURANT LE PASSAGE À LA VIE ADULTE EN CONTEXTE AUTOCHTONE.....	45
6.1 Des perceptions différentes quant au passage à la vie adulte	45
6.1.1 Un regard autochtone sur la conception de l'adulte.....	45
6.1.2 Quelles voies de passage au statut d'adulte pour les jeunes?.....	47
6.2 L'importance que prend le processus de recherche identitaire.....	49
6.2.1 Des jeunes qui ont de la difficulté à savoir qui ils sont.....	50
6.2.1 Des jeunes qui ont de la difficulté à savoir où ils vont	51
6.3 Les réalités sociopolitiques particulières aux communautés.....	52
 7. PISTES POUR L'INTERVENTION	 55
7.1 Travailler dans le sens du développement des communautés.....	55
7.1.1 Des efforts à faire de part et d'autre.....	56
7.1.2 Développement communautaire et reprise de pouvoir des communautés algonquines	63
7.2 Repenser le soutien à la vie autonome	66
7.2.1 Tenir compte du contexte de sortie envisagé les jeunes.....	67
7.2.2 L'importance du développement et du maintien des liens communautaires.....	72
 8. EN CONCLUSION.....	 74
 9. BIBLIOGRAPHIE.....	 77

REMERCIEMENTS

L'équipe de recherche tient d'abord à remercier chacun des participants à l'étude pour sa précieuse collaboration qu'ils proviennent du réseau de l'intervention auprès des jeunes ou des communautés autochtones. Ainsi, c'est à partir de vos constats et de vos questionnements qu'il a été possible de pousser plus loin la réflexion autour de l'insertion sociale des jeunes algonquins de l'Abitibi, dans l'optique de contribuer à mieux les soutenir devant les défis qu'ils rencontrent aujourd'hui.

L'équipe de recherche tient aussi à remercier Mme Raymonde Lauzon, éducatrice au projet Qualification des jeunes (PQJ) du centre jeunesse de l'Abitibi-Témiscamingue, M. Sylvain Plouffe, Directeur des services à la clientèle du centre jeunesse de l'Abitibi-Témiscamingue, et tous les intervenants des centres jeunesse de l'Abitibi-Témiscamingue concernés pour leur importante contribution à l'organisation technique des processus de collecte des données et de diffusion des résultats de la recherche.

Nous remercions également le centre national de prévention du crime (CNPC), notre bailleur de fonds principal, pour la confiance qu'il nous témoigne dans le cadre de cette démarche. De plus, nous souhaitons souligner l'apport de la Chaire Desjardins en développement des petites collectivités de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT) et le Centre jeunesse de l'Abitibi Témiscamingue pour leur soutien financier.

Avant propos : Mise en contexte du projet de recherche

Le présent rapport s'inscrit dans le projet de recherche *Soutien à la vie autonome : Le développement d'outils d'intervention et de recherches visant la préparation à la vie autonome et le soutien à la sortie des jeunes recevant des services des centres jeunesse du Québec*, financé par le Conseil national de prévention du crime (CNPC). Ce projet a pour finalité le développement d'outils d'intervention contribuant à la préparation à la vie autonome et au soutien à la sortie des jeunes recevant des services des centres jeunesse du Québec. Il permettra de développer et, ultérieurement, de généraliser de nouvelles pratiques d'intervention dans les centres jeunesse en vue de réduire la criminalisation et la victimisation des jeunes par des actions multidimensionnelles sur les blocages à l'insertion, dans une perspective d'approche milieu et de développement social visant deux clientèles particulières, soit 1) les jeunes filles à risque de maternité précoce et 2) les jeunes autochtones.

Soulignons également que ce projet s'inscrit dans la continuité du Programme *Qualification des jeunes* (PQJ) implanté progressivement dans les centres jeunesse du Québec, qui, par une intervention intensive, vise à faciliter le passage à la vie adulte de jeunes pris en charge par les centres jeunesse. Dans le cadre d'une recherche précédente ayant porté sur l'évaluation du PQJ (Goyette et al., 2007b), il a été constaté que si les jeunes qui reçoivent des services des centres jeunesse constituent une clientèle particulièrement à risque de connaître des difficultés d'insertion socioprofessionnelle, des problèmes sociaux importants et des démêlés avec la justice, la situation des jeunes à risque de maternité précoce et celle des jeunes autochtones paraît encore davantage difficile. Il est donc crucial de pouvoir comprendre de manière particulière leur situation pour développer des stratégies d'intervention multidimensionnelles et systématiques afin de pouvoir soutenir leur préparation à la vie autonome.

Le projet compte plusieurs objectifs d'action prioritaires concernant les clientèles ciblées :

- 1) Comprendre les difficultés d'intégration des jeunes filles à risque de maternité précoce et des jeunes autochtones et recenser les meilleures pratiques à leur endroit ;
- 2) Valider et diffuser un outil clinique (en français et en anglais) visant l'évaluation et le développement de l'autonomie fonctionnelle ;
- 3) Mettre en œuvre et évaluer des stratégies d'intervention de groupe visant la réduction de la victimisation et la prévention du crime ;
- 4) Développer des stratégies de diffusion et d'interaction favorisant la synergie entre chercheurs et praticiens.

Ce rapport de recherche constitue une première étape vers l'atteinte de l'objectif 1. À partir d'entrevues individuelles et de deux groupes de discussion réalisés auprès d'une trentaine d'intervenants œuvrant dans le réseau de la santé et des services sociaux, de gestionnaires publics et de professionnels touchés par la question du devenir des jeunes originaires de communautés algonquines de l'Abitibi, il vise la compréhension des difficultés d'insertion sociale des jeunes autochtones des centres jeunesse et amorce la réflexion sur les meilleures pratiques à leur égard. Ainsi, dans la perspective où l'intention est notamment de comprendre les difficultés d'intégration des jeunes à partir de leur point de vue et donc du sens qu'ils donnent à leur situation et leur action (Manseau et al., 2002), un deuxième rapport de recherche, également en lien avec le premier objectif du projet, sera ultérieurement réalisé. Il mettra en lumière les résultats obtenus dans le cadre d'entrevues réalisées auprès de jeunes autochtones suivis ou placés par les centres jeunesse. Ces jeunes seront rencontrés à trois reprises, soit avant la fin des services des centres jeunesse, de six à neuf mois après la fin des services et de douze à dix-huit mois après la fin des services.

1. Introduction

Au Québec comme ailleurs, les difficultés d'insertion sociale et professionnelle des jeunes adultes préoccupent grandement les chercheurs et les décideurs publics (Desmarais et al., 2000 ; Gouvernement du Québec, 2006 ; Panet-Raymond et al., 2004). Au cours des dernières décennies, les conditions d'entrée dans la vie adulte ont été marquées par plusieurs changements. La restructuration du marché du travail, en réponse à la mondialisation des marchés (Trottier, 2000), a notamment provoqué une montée du travail atypique (Vultur, 2003) et un allongement des études (Gauthier, 2003). Ensemble, ces facteurs ont contribué à l'allongement général de la jeunesse et ont favorisé la désynchronisation des seuils de transition à la vie adulte (Bidart, 2006). Ainsi, l'insertion des jeunes ne se réalise plus selon un modèle social quasi unifié, mais laisse place à une certaine individualisation des parcours, faits de pas en avant et de reculs dans les diverses transitions. De plus, la jeunesse est moins indépendante et autosuffisante que celle des générations antérieures, les jeunes demeurant plus longtemps chez leurs parents et dépendant plus longtemps d'eux pour assurer leur subsistance.

Si l'insertion des jeunes en général s'est complexifiée à plusieurs égards, cette dynamique ou ces impératifs, associés à la transition à la vie adulte, constituent un enjeu majeur pour les jeunes qui ont connu des difficultés, notamment ceux qui entrent dans la vie adulte après un passage plus ou moins prolongé dans un milieu de placement (Goyette et al., 2007a). Au sortir du centre jeunesse, ces jeunes sont d'autant plus vulnérables qu'ils sont souvent peu soutenus par leur famille d'origine, tant sur le plan affectif que sur le plan financier (Collins, 2001; Courtney et al., 2001; Gauthier et al., 1999; Goyette et al., 2007b). Or, la situation des jeunes autochtones paraît davantage préoccupante. Tout porte à croire que ces derniers soient en effet confrontés à des obstacles supplémentaires à l'insertion qui tirent leur origine de facteurs culturels et structurels particuliers se superposant à ceux qui touchent la population des jeunes adultes issus des centres jeunesse (Brassard, 2001; Bousquet, 2005; Conseil du bien-être social, 2007; Fox et al., 2005; Long et al., 2006). Cette recherche vise donc à appréhender les enjeux particuliers du passage à la vie adulte de jeunes autochtones suivis ou placés par les centres jeunesse,

dans la perspective de poser un regard constructif sur leur devenir et d'ainsi dégager des pistes d'intervention à partir des constats des intervenants et des gestionnaires de services sociaux préoccupés par leur situation.

Une première section de ce rapport est donc consacrée au survol de la littérature scientifique relative à l'insertion des jeunes autochtones. Par la suite, la pertinence de l'étude est brièvement exposée. Après avoir fait état de la méthodologie, un portrait de la situation des jeunes algonquins au début de l'âge adulte est présenté en fonction de deux registres interdépendants, soit l'insertion socioprofessionnelle et l'insertion familiale et communautaire. Ensuite, dans une perspective positive orientée vers la recherche de solutions, les auteurs posent un regard transversal et analytique sur les enjeux spécifiques entourant le devenir adulte en contexte autochtone et mettent en valeur des pistes d'intervention visant à faciliter le passage à la vie adulte des jeunes algonquins de l'Abitibi-Témiscamingue suivis par les centres jeunesse.

2. Revue de littérature

L'insertion sociale de la jeunesse, en tant que thème largement abordé dans la littérature scientifique, renvoie à des repères théoriques particuliers. Elle se définit comme un processus (et non un état statique) qui s'oppose au concept de décrochage social, « *un processus de désaffiliation qui s'accroît au fur et à mesure que s'accumulent les ruptures et les affranchissements de liens d'appartenance (Gauthier, 1996).* » (Malo, 2007, p.332.). En bref, s'insérer, c'est construire des liens d'appartenance et se faire une place dans différents espaces sociaux, tels que le travail, l'école, la famille, la culture d'appartenance ou encore l'arène politique. Ainsi, il faut envisager l'insertion de manière multidimensionnelle, en s'intéressant non seulement à la dimension professionnelle, mais aussi aux aspects relationnels, politiques et symboliques. Dans cette optique, l'insertion des jeunes adultes s'appréhende, d'une part, à partir des différentes transitions de vie qui témoignent du passage à la vie adulte, soit la transition du logement des parents vers un logement indépendant, la transition de l'école vers le travail et la transition de la famille d'origine vers une nouvelle famille (Coles, 1996). D'autre part, dans une perspective plus relationnelle, elle s'appréhende aussi par la prise en compte d'un processus de mise en lien avec soi-même et les autres.

La question de l'insertion des jeunes n'est pas sans amener des défis sur le plan conceptuel, la jeunesse constituant à la base un état de dépendance (Galland, 1996). Ainsi, « *la désinsertion juvénile, [doit] être analysée dans une perspective longitudinale, afin de déterminer « Dans quelle mesure la dépendance juvénile, phase « normale » du cycle de vie, se prolonge-t-elle, s'amplifie-t-elle ou se transforme-t-elle à un point tel qu'elle devient la manifestation d'un processus pathologique » (Galland, 1996, p.183).* » (Turcotte, 2008. p.20). Dans cette optique, la mise en mouvement des jeunes dans un processus graduel d'autonomisation devient alors un critère permettant de rendre compte de leur processus d'insertion.

2.1 Un regard étendu sur l'insertion des jeunes adultes avec antécédents de placement

Or, pour les jeunes qui doivent abruptement rompre avec les services des centres jeunesse vers l'âge de la majorité, l'exigence de l'insertion en emploi et en logement indépendant se fait sentir beaucoup plus tôt que pour la population générale des jeunes québécois, notamment parce qu'ils doivent bien souvent cheminer avec peu de soutien de leur entourage (Collins, 2001; Courtney et al., 2001; Gauthier et al., 1999; Goyette et al., 2007b). Au début de l'âge adulte, près de la moitié des jeunes issus des milieux substitués ne se sentent pas proches de leurs parents et de leur famille (Rutman et al., 2006). Lorsqu'ils ont encore des liens avec leur mère ou leur père, ces liens peuvent, dans plusieurs cas, être inhibiteurs et bloquer l'insertion (Frechon, 2005; Goyette et al. 2007b; Kufeldt, 2003). Chez ceux qui vivent en couple (entre 46,2% et 80%), cette relation n'est pas toujours soutenante, particulièrement pour les jeunes femmes, chez qui on observe une forte prévalence de violence conjugale (Dumaret et al., 1997; Frechon, 2005 ; Jahnukainen, 2007; Lanctôt, 2006).

L'insertion socioprofessionnelle des jeunes adultes issus des centres jeunesse semble particulièrement difficile. En général, ils sont peu nombreux à terminer leurs études secondaires. Entre 19,2% et 43,2% ont décroché leur diplôme au moment de la dernière prise de mesure des études internationales recensées (Dumaret et al., 1997 ; Jahnukainen, 2007 ; Kufeldt, 2003 ; Lanctôt, 2006 ; Mauders et al., 1999). Au Canada, on estime qu'environ la moitié (entre 31% et 54%) d'entre eux travaillent dans les premiers mois qui suivent la fin de la prise en charge du système de protection de l'enfance (Kufeldt, 2003 ; Lanctôt, 2006; Pauzé et al., 2004; Rutman et al., 2006) et le plus souvent, les emplois occupés sont peu rémunérés et peu gratifiants (Goyette et al. 2007b ; Kufeldt, 2003 ; Pauzé et al., 2004). Plusieurs confient que leur salaire n'est pas suffisant pour combler leurs besoins (Kufeldt, 2003); d'ailleurs, le tiers d'entre eux vivent sous le seuil de la pauvreté (Pecora et al., 2006). On sait également que les jeunes adultes avec des antécédents de placement ont plus souvent recours à l'aide sociale que la population

générale (Goyette et al., 2006; Tweddle, 2007). En outre, les premières années du retour en communauté se caractérisent souvent par de l'instabilité sur le plan résidentiel; environ le quart des jeunes expérimenteraient au moins un épisode d'itinérance après la sortie (Daining & DePanfilis, 2007 ; Frechon, 2005 ; Pecora et al., 2005; Rutman et al., 2006).

Par ailleurs, ces jeunes présentent un cumul de problématiques sociales persistantes (Pauzé et al., 2004) et ils sont surreprésentés parmi les populations marginales adultes (Tweddle, 2007). Les problèmes de santé mentale touchent plus de la moitié d'entre eux (Pecora et al., 2005). La prévalence de symptômes dépressifs est particulièrement élevée (de 20,1% à 48%) et près du quart ont déjà tenté de se suicider au début de l'âge adulte (Lanctôt, 2006; Maunders et al., 1999; Pecora et al., 2005 ; Rutman et al., 2006). La toxicomanie et l'abus d'alcool sont aussi des problématiques qui les affectent particulièrement : 37,9% des jeunes autrefois placés pour des motifs de protection abusent ou sont dépendants de drogues au début de l'âge adulte (Pauzé et al., 2004). Ainsi, compte tenu du cumul de leurs difficultés sociales, les jeunes issus de milieux substitués constituent un groupe particulièrement vulnérable sur le plan de l'insertion.

2.2 Jeunes autochtones et insertion sociale : un portrait de la situation

Les données canadiennes disponibles dressent un portrait assez sombre en termes de conditions socioéconomiques et de possibilités d'insertion pour les jeunes autochtones. D'abord, ils vivent davantage dans la pauvreté que les non autochtones (28% contre 19%), ils sont entre deux et six fois plus à risque de souffrir de problèmes liés à l'alcool, ils sont plus nombreux à ne pas posséder de diplôme d'études secondaires (43% vs 15%) et ils sont plus nombreux à être au chômage (40.8% vs 23%) (Conseil du bien-être social, 2007). La probabilité, pour les jeunes filles autochtones, de se retrouver seule à la tête d'un ménage est au moins trois fois plus élevée comparativement à la population générale des jeunes canadiens (Conseil du bien-être social, 2007). D'ailleurs, les données recueillies dans le cadre d'une vaste enquête sur les jeunes autochtones américains âgés entre 16 et 24 ans dressent un portrait similaire de cette population (Fox et al., 2005). L'exposition à des facteurs de risque associés à la pauvreté économique et sociale est

susceptible de propulser bon nombre de jeunes autochtones dans la délinquance (LaPrairie & Stenning, 2003). En effet, les taux de criminalité autochtone sont quantitativement disproportionnés par rapport à ceux qui prévalent dans la population générale (La Prairie & Stenning, 2003).

Par ailleurs, tout porte à croire que les jeunes autochtones soient particulièrement hypothéqués sur le plan du soutien de l'entourage, malgré la valorisation traditionnelle d'un support social élargi et communautaire (Long et al., 2006). Le potentiel de mobilisation des communautés autochtones en vue du soutien des jeunes adultes est limité, principalement en raison des difficultés sociales qui affligent plusieurs modèles adultes et d'un effritement progressif des valeurs traditionnelles (Dion Stout & Kipling, 2000). En outre, les jeunes autochtones ont souvent moins d'opportunités d'établir des relations soutenant avec des intervenants du réseau de services sociaux, notamment en raison de la faible disponibilité de ces services sur les territoires des communautés (Fox et al., 2005; Long et al., 2006). Par ailleurs, certaines prédispositions culturelles inhibent le recours à l'aide professionnelle, notamment une représentation négative des instances gouvernementales allochtones issue de l'histoire de la colonisation et des tentatives d'assimilation des nations autochtones (Munsell, 2004). Le cumul de ces facteurs est donc susceptible d'influencer négativement le devenir des jeunes qui y sont exposés. Les jeunes autochtones sont d'ailleurs aux prises avec plusieurs problématiques largement décrites dans la littérature. Ainsi, ils sont significativement plus à risque que les jeunes non autochtones de devenir consommateurs d'alcool et de drogue, de développer des comportements violents, d'avoir une conduite autodestructive et d'avoir une grossesse non désirée (Thatcher, 2001).

En bref, sans savoir si le processus d'insertion sociale se solde plus négativement, ou si le soutien de l'entourage est davantage hypothéqué pour les jeunes autochtones placés comparativement à l'ensemble des jeunes adultes issus des centres jeunesse, tout porte à croire qu'ils doivent composer avec des obstacles particuliers à l'insertion qui se superposent à ceux qui sont vécus par l'ensemble des jeunes adultes issus des centres jeunesse.

2.3 Être jeune et autochtone : réalités et défis du passage à la vie adulte

Or, si on en sait beaucoup sur la situation socioprofessionnelle des jeunes autochtones, peu de travaux appréhendent véritablement leur processus d'insertion sociale. En fait, au-delà du portrait plutôt sombre et figé que nous donne à voir plusieurs études, il est surprenant de constater une absence quasi-totale de littérature scientifique véritablement consacrée à la jeunesse autochtone, à ses aspirations et à son devenir (Bousquet, 2005; Jérôme, 2005). Ainsi, réfléchir sur la question des jeunes autochtones aujourd'hui exige de dépasser les lieux communs véhiculés par une perspective psychopathologique et figée, où la situation des jeunes autochtones est appréhendée avec un certain fatalisme, pour élargir le regard vers les dynamiques tant micro que macrosociales qui sous-tendent leur réalité et leur devenir. C'est d'ailleurs dans cette perspective qu'il devient possible d'identifier des leviers d'intervention en vue de faciliter l'insertion sociale de ces jeunes.

La prochaine section porte donc sur les réalités macrosociales qui mettent en contexte les difficultés d'insertion des jeunes autochtones. Ainsi, après avoir porté un regard vers le passé, il sera question d'appréhender les conditions contemporaines d'insertion sociale en contexte autochtone.

2.3.1 Des éléments socio-historiques à l'origine de blocages particuliers à l'insertion

Comme le rappelle Jérôme (2005), le défi des études contemporaines sur les jeunes autochtones consiste à « *éviter le piège de sortir la catégorie de son contexte et de construire les expériences auxquelles elle renvoie indépendamment de la sphère familiale, des communautés, etc. bref des environnements sociaux et culturels dans lesquels ces jeunes s'engagent* » (p.7). Une réflexion sur la jeunesse autochtone en général et une réflexion sur les jeunes autochtones au moment de leur passage à la vie adulte ne peut donc se faire sans une compréhension préalable de l'histoire, des particularités culturelles et des rapports intergénérationnels qui les transcendent.

Jérôme (2005) délimite la catégorie jeune dans le contexte autochtone au Québec par une dimension à la fois spatiale et intergénérationnelle. Les moins de 35 ans sont les premiers

à être nés sur le territoire délimité des réserves. Ils sont également les petits enfants des aînés, considérés comme les dépositaires du savoir ancestral et les enfants de la génération dite des pensionnats qui sont aujourd'hui les détenteurs des postes clés au sein des communautés (Jérôme, 2005). Ils sont donc les héritiers de deux générations profondément marquées par un contexte historique de bouleversements majeurs et par une histoire collective de dépossession tant au plan de l'identité que des ressources (Noël, 2002).

La loi sur les Indiens votée en 1876 a eu pour effet d'assujettir les autochtones mis sous tutelle du gouvernement canadien. En vertu de cette loi, les peuples autochtones se sont vus imposer une structure non traditionnelle de gouvernance basée sur l'autorité hiérarchique d'un chef de bande (Bennet et Blackstock, 2002; Thatcher, 2001). La loi sur les Indiens a également accordé au parlement le contrôle sur l'identité indienne en amenant la distinction entre indien inscrit et indien non-inscrit et en cantonnant ainsi les gens au territoire de la réserve sous peine de perdre leur statut. Selon Bennet et Blackstock (2002), cette approche définitionnelle de ce qu'est un indien est à la source de plusieurs conflits qui divisent encore les populations autochtones. La création des réserves a également eu un impact majeur sur le potentiel de développement économique des autochtones, à qui on a retiré la gestion de leur terre et le contrôle de leurs ressources (Bennet et Blackstock, 2002).

Dès le début des années 1900 et dans le contexte de la loi sur les Indiens, les enfants autochtones âgés entre 5 ans et 16 ans ont commencé à être retirés de leurs foyers et de leurs communautés pour être placés dans des pensionnats dirigés conjointement par le gouvernement fédéral et par diverses congrégations religieuses. Au Québec, entre 1934 et 1962, 150 000 enfants autochtones (dont 90 000 sont toujours vivants) ont ainsi été enlevés de leurs communautés et plusieurs ont été victimes d'abus physiques, sexuels et/ou psychologiques (Affaires indiennes et du nord du Canada, 2008). À cette époque, des congrégations religieuses ont officiellement été chargées par le gouvernement de déposséder les autochtones de leur culture par l'entremise de l'éducation, l'objectif avoué étant de « tuer l'indien » dans chaque enfant (Affaires indiennes et du nord du Canada,

2008). Cette politique assimilatrice a eu un effet majeur sur la dynamique d'organisation sociale et sur la transmission de l'héritage culturel (Bousquet, 2005). Une génération complète de jeunes ont ainsi été déracinés de leur famille, de leur communauté et de leur culture. En refusant aux enfants le droit de parler leur langue, en coupant le contact entre les membres d'une même famille de frères et sœurs, en décourageant tout contact avec les parents et en créant un sentiment de honte envers leurs racines et leur identité d'autochtones, les pensionnats ont laissé des séquelles encore douloureuses aujourd'hui.

L'expérience des pensionnats a dépossédé une génération entière de parents de leur rôle d'éducateurs (Bousquet, 2005; Noël, 2002; Riendeau, 2007; Femmes autochtones du Québec et Regroupement des Centres d'amitié autochtones du Québec, 2005), a eu un impact majeur sur les transferts des connaissances et aptitudes quant à la parentalité (Thatcher, 2001) et a amené un clivage entre les générations, notamment au niveau de la transmission intergénérationnelle des valeurs et des savoirs et au niveau de l'identité culturelle (Riendeau, 2007; Trocmé et al., 2004). Les jeunes qui sont retournés dans leur communauté après le pensionnat étaient des étrangers dans leur maison, détachés de leur famille et de leur culture et incapables de puiser dans les connaissances transmises par leurs aînés (Bennet et Blackstock, 2002). En éloignant les enfants de leurs parents, les pensionnats ont également introduit des « modèles de parentalité » inappropriés basés sur le modèle de rapport contrôlant et abusif qui prévalait dans les écoles (Bennett et Blackstock, 2002; Quinn, 2007). Plusieurs auteurs associent directement les problématiques sociales vécues par les autochtones à cet épisode douloureux et aux nombreux abus psychologiques, physiques que sexuels qui y ont été subis (Assembly of First Nations (RHS National Team), 2007; Bennet et Blackstock, 2002; Gagné, 1998 dans : Quinn 2007; Thatcher, 2001). Les travaux de Manson (1996 ; 1997) démontrent qu'au moins 2/3 des autochtones auraient vécu des traumatismes directement associés à leur passage dans les pensionnats. Une étude longitudinale menée auprès d'un échantillon de plus de 22 000 autochtones s'est également penchée sur l'impact des pensionnats sur la santé et le bien-être des premières nations. Près de la moitié des « survivants » rencontrés ont rapporté que leur santé physique ou psychologique avait été négativement affectée par l'expérience des pensionnats. La génération suivante d'enfants autochtones a

également été marquée et a subi les effets intergénérationnels des pensionnats indiens. Près de trois adultes rencontrés sur quatre considèrent que l'expérience des pensionnats a eu un impact négatif sur la capacité parentale de leurs parents ou de leurs grands-parents (Assembly of First Nations (RHS National Team), 2007). Aujourd'hui, la détresse psychologique, la dépression et l'anxiété sont des problèmes majeurs dans la population autochtone (Sabbagh, 2007).

Les travaux de Bousquet (2005), menés auprès des Algonquins de l'Abitibi révèlent que la période des années 1950-1960 est considérée par les gens qu'elle a rencontré comme une période charnière du point de vue des repères collectifs. Cette période temporelle précise serait considérée comme « *la limite entre un « avant », temps du semi-nomadisme et du mode de vie traditionnel, et « après », temps de la sédentarité, de la fin de l'autonomie, du bien-être social et de la perte de la culture* » (p. 9). Cette période de transformations profondes du mode de vie traditionnel est associée au retrait d'une génération d'enfants de leur famille et a introduit une profonde brisure à la source de ce qui est communément appelé, dans la littérature autochtone, le fossé entre les générations. Selon Bousquet (2005) la génération des pensionnats correspondrait à la génération dite zéro de cette discontinuité générationnelle alors que la génération précédente fait référence aux aînés.

2.3.2 Conditions contemporaines d'insertion en contexte autochtone

La littérature scientifique portant sur les conditions d'insertion sociale des jeunes autochtones soulève deux grands enjeux qui mettent en contexte plusieurs blocages à l'insertion, soit la difficulté des jeunes autochtones à se définir et le constat de perspectives culturelles contradictoires sur l'insertion socioprofessionnelle.

a) Quête identitaire et difficultés d'insertion

La question du « malaise » identitaire vécu par les jeunes autochtones qui, pris entre tradition et modernité, entre culture blanche et culture autochtone, seraient à la recherche d'eux-mêmes, a été appréhendée sous des angles différents par quelques auteurs. Pour Girard et Lutumba (2004) qui ont rencontré 22 Montagnais et Attikamekw âgés entre 18

et 33 ans, les jeunes sont fiers de leur identité et se considèrent avant tout comme des autochtones, membres d'une culture distincte de par sa langue, par son rapport à la terre, par son histoire et par ses coutumes et traditions. Les jeunes que Bousquet (2005) a rencontrés « *figent la culture, non dans une acceptation passéiste, mais dans des catégories spatialisées* » (p.10), les activités référant à la vie en forêt étant ainsi considérées faisant partie de la culture autochtone. Pour des jeunes rencontrés dans le cadre d'une étude américaine menée auprès des 16-24 ans, de même que pour leurs parents et leurs aînés, une communauté autochtone idéale est une communauté dans laquelle se pratique des activités traditionnelles et qui offre aux jeunes des opportunités d'apprentissage liés à la fois à langue maternelle et à la scolarisation (Fox et al., 2005).

Cependant, au-delà de cette fierté d'appartenance à une culture, il semble que les jeunes autochtones aient de la difficulté à arrimer leur appartenance culturelle à leur mode de vie contemporain, à se définir aujourd'hui comme autochtone et jeune (Bergeron, 2006). En fait, tout porte à croire que les jeunes autochtones vivent un sentiment de non-appartenance à la culture dominante, tout en ayant de la difficulté à actualiser l'image qu'ils se font de ce que c'est qu'être autochtone. Ils tenteraient alors de développer un sentiment d'appartenance et d'identification « *à un monde légendaire et idéalisé* » (Larose, 1989, p.41). Bousquet (2005), qui a rencontré des jeunes Algonquins sur une dizaine années, met en lumière le sentiment d'incapacité des jeunes autochtones à être porteurs de leur culture, malgré les connaissances traditionnelles et pratiques qu'ils ont su perpétuer et malgré des éléments de leur bagage culturel qui continuent de les forger.

Or, certains travaux de recherche suggèrent que la représentation identitaire a un impact important sur le bien-être et le fonctionnement des jeunes autochtones. Notamment, la construction d'une identité individuelle et sociale positive est intimement liée au développement de l'estime de soi (Bergeron, 2006). D'ailleurs, selon la Commission Royale sur les peuples autochtones (1996), une identité confuse représenterait un facteur de risque important dans le comportement autodestructeur des jeunes autochtones. Les conclusions de travaux de recherche américains (Moran et al., 1999 ; Oetting et Beauvais, 1991) permettent d'ailleurs de constater que les jeunes adolescents autochtones qui

s'identifient à la fois à la culture blanche et à la culture autochtone performant mieux aux échelles de mesure psychosociale comparativement aux jeunes qui ne s'identifient à aucune de ces deux cultures.

Si la difficulté des jeunes à consolider leur identité peut se manifester au sens large par des difficultés sociales diverses, elle se lie aussi plus spécifiquement aux difficultés d'insertion qu'ils rencontrent (Bergeron, 2006). Ainsi, le fait de se sentir tirillés entre deux systèmes de valeurs, le manque de connaissance de soi et le peu de modèles d'identification qui s'offrent aux jeunes autochtones sont des facteurs qui inhibent leur mise en projet à l'école et dans le monde du travail (Bergeron, 2006). Selon Bousquet (2005), le défi auquel font face les jeunes autochtones d'aujourd'hui est donc de redéfinir une nouvelle façon d'être autochtone en contexte de réserve. Elle dénote d'ailleurs une intention des jeunes algonquins de concilier les cultures autochtone et allochtone, en prenant toutefois garde de ne pas « virer blancs ». Ces jeunes ne s'inscrivent donc pas dans un processus de définition d'une double-identité mais tentent au contraire de construire une nouvelle identité autochtone en empruntant à la fois à la tradition et à la modernité (Girard et Lutumba, 2004). Il s'agit d'un processus long et délicat où la peur de l'acculturation côtoie la nécessité d'avancer et le désir d'innover.

b) Des perspectives contradictoires sur le devenir adulte

Les jeunes autochtones sont donc confrontés à des choix difficiles. Pris entre deux cultures qui ne conçoivent pas la réussite et l'accomplissement de la même façon, ils doivent composer avec des attentes souvent contradictoires.

Des visions différentes de l'accomplissement adulte

Dans la culture allochtone nord-américaine, la notion de transition à la vie adulte est associée au concept d'*independent-living*. Être adulte, c'est principalement être en mesure de fonctionner indépendamment de sa famille d'origine en étant financièrement autonome et en prenant ses propres décisions de façon indépendante (Arnett, 2003). Cependant, il semble que cette vision ne soit pas compatible avec les valeurs propres à la culture autochtone et qu'elle soit même inconsistante avec l'enseignement traditionnel reçu par les jeunes (Graham et al., 2001; Munsell, 2004). La perspective autochtone sur la transition à la vie adulte s'inscrit d'ailleurs en décalage avec le modèle de la vie autonome véhiculé dans la littérature scientifique nord-américaine (Long et al., 2006). En opposition avec l'objectif d'autonomisation des jeunes, la culture autochtone traditionnelle se fonde sur une vision relationnelle du monde qui valorise l'interdépendance du jeune et de la communauté (Long et al., 2006). En ce sens, la capacité de maintenir un lien et d'être un soutien pour sa famille et sa communauté tout au long de sa vie est centrale (Graham, 2001 ; Long et al., 2006; Munsell, 2004). Ainsi, alors que le modèle de l'*independent-living* met l'accent sur l'acquisition de l'autonomie, l'interdépendance requiert principalement du jeune autochtone qu'il devienne responsable (Munsell, 2004).

D'ailleurs, une étude qualitative menée auprès de jeunes, d'aînés et d'intervenants sociaux rattachés à 5 réserves amérindiennes de Denver et de Portland aux États-Unis a permis de recueillir des données intéressantes concernant la représentation de l' « adulte accompli » au sein de ces communautés (Long et al., 2006). Les résultats de cette recherche ont entre autres permis de constater que l'acquisition d'habiletés liées à la gestion de l'argent est considérée essentielle pour les jeunes autochtones. Les répondants insistent toutefois pour que leur transmission soit réalisée en regard des valeurs autochtones traditionnelles, qui s'opposent au capitalisme associé à la culture blanche. Plus précisément, d'un point de vue autochtone, la possession d'argent est d'une importance secondaire et le prestige se mesure moins par l'acquisition d'un pouvoir d'achat que par le dévouement envers sa communauté (Bousquet, 2005). En outre, selon

les participants à l'étude, la spiritualité est un pré-requis à l'acquisition d'habiletés de vie adulte (Long et al., 2006). Le développement spirituel devrait donc faire partie intégrante du cheminement des jeunes.

Par ailleurs, la transition à la vie adulte des jeunes autochtones étant profondément marquée par le choc des cultures autochtone et blanche, il est reconnu que les jeunes ont davantage à savoir comment fonctionner hors-réserve, mais on s'attend d'eux à ce qu'ils reviennent toujours vers leur communauté (Long et al., 2006). Ainsi, la décision de quitter la réserve pour poursuivre des études ou pour travailler peut être perçue négativement par les membres de la communauté et de la famille, qui se sentent parfois invalidés par la démarche du jeune ou encore abandonnés par celui-ci.

Perspectives autochtones sur l'insertion socioprofessionnelle

Compte tenu de différences de perspectives quant aux critères de l'« accomplissement adulte », force est de constater que le rapport à l'éducation et à l'emploi s'envisage différemment par les jeunes autochtones et par les membres de leurs communautés.

La scolarisation est un phénomène récent dans la culture autochtone et, selon une étude menée par Vatz-Laaroussi et al. (2005), les relations entre la famille et l'école seraient encore marquées par des incompréhensions mutuelles et un rapport ambigu. Alors que certains parents parviennent à développer un rapport plus positif avec l'école, d'autres se déchargent de toute responsabilité liés à la scolarisation, ce qui place les jeunes dans une situation paradoxale où la vie familiale entre en contradiction avec les exigences de la vie scolaire. La confusion du message des adultes de la communauté quant à l'importance de la poursuite des études de même que l'incompatibilité entre le modèle de la réussite scolaire et les valeurs transmises par les parents découragent plusieurs jeunes de poursuivre des études (Bousquet, 2005; Fox et al., 2005). L'accessibilité aux ressources éducatives est également un élément majeur qui entrave le parcours scolaire des jeunes autochtones et ce, dès l'entrée à l'école. Même si on note la mise sur pied, depuis quelques années, de plusieurs initiatives gouvernementales destinées principalement aux

jeunes d'âge préscolaire, il subsiste toujours un « *vide éducatif et récréatif* » qui affecte les enfants autochtones d'âge scolaire (Conseil national du bien-être social, 2007, p.51).

Pour les jeunes qui désirent poursuivre leur scolarisation au niveau postsecondaire, quitter la famille et la communauté devient une nécessité. Ceux qui font le choix de partir étudier ailleurs sont souvent motivés par la volonté d'améliorer leur condition en quittant un milieu qui leur offre peu de possibilités d'insertion (Gauthier, 2005; Girard et Lutumba, 2004). La poursuite des études représente alors une façon de s'accomplir individuellement, mais également de contribuer au développement de sa communauté vers laquelle on souhaite revenir avec l'espoir d'y occuper un emploi qui fera une différence (Gauthier, 2005; Girard et Lutumba, 2004). Pour certains jeunes, le fait de poursuivre des études devient donc une façon de prendre sa place dans la société en tant qu'autochtone et permet aussi de s'actualiser comme un véhicule de transmission des valeurs et des coutumes communautaires (Commission Royale sur les peuples autochtones, 1996). Même si l'éventail des domaines d'études privilégiés par les jeunes des réserves tend à se diversifier, le choix d'une profession serait encore motivé par le désir de servir les intérêts de la communauté et de perpétuer des modèles de réussite culturellement valorisés, comme le travail en lien avec le bois pour les jeunes garçons et les emplois en lien avec l'éducation, les communications ou les services à la communauté pour les jeunes filles (Bousquet, 2005). L'insertion dans le monde du travail représente, selon Bousquet (2005) un exemple éloquent d'un domaine où les jeunes tentent de redéfinir à leur façon une identité autochtone nettement contemporaine car, « *plutôt que de réconcilier deux systèmes, les jeunes tentent de concilier avec leurs aspirations ce que leur propre système leur transmet* » (p.12). Encore faut-il cependant que les opportunités d'emplois et de formation au sein des communautés se développent. Il faudra également, selon Bergeron (2006), que les jeunes développent une image positive d'eux-mêmes et aient accès à des modèles positifs pour pouvoir se projeter dans l'avenir.

3. Vers des questions de recherche permettant d'appréhender le devenir adulte des jeunes autochtones au sortir d'un milieu substitut.

La surreprésentation des jeunes autochtones dans le système de protection de l'enfance est relativement bien documentée dans la littérature canadienne et américaine (Blackstock et Trocmé, 2005; Conseil national du bien-être social, 2007; Donald et al., 2003; Tourigny et al., 2007; Trocmé, Knoke & Blackstock, 2004). Au Canada, malgré le fait qu'ils représentent moins de 5% des enfants, les jeunes autochtones constituent 40% des 76 000 dossiers d'enfants placés en milieu substitut (Trocmé, Knoke & Blackstock, 2004). Cette surreprésentation serait loin de se résorber puisqu'il y aurait aujourd'hui plus d'enfants autochtones pris en charge par le système de protection de l'enfance qu'à tout autre moment de l'histoire (Conseil national du bien-être social, 2007). Conséquemment, l'intervention auprès des jeunes autochtones constitue une préoccupation importante pour les centres jeunesse.

Or, on en sait très peu sur le processus d'insertion sociale des jeunes algonquins qui doivent quitter les centres jeunesse à l'approche de l'âge adulte. Au-delà de la prise en compte individuelle des réalités respectives du passage à la vie adulte des jeunes placés et du passage à la vie adulte des jeunes autochtones, aucune recherche empirique portant sur la compréhension du processus d'insertion sociale des jeunes algonquins au sortir d'un milieu substitut n'a pu être recensée. De plus, il demeure difficile de savoir si les réalités du passage à la vie adulte, telles que dépeintes par des travaux de recherche menés ailleurs au Canada et aux États-Unis, sont transférables dans le contexte des communautés algonquines de l'Abitibi.

Dans cette perspective, cette première phase d'une recherche qualitative exploratoire portant sur le devenir de ces jeunes vise à répondre à deux objectifs de recherche :

- 1) Mieux comprendre les blocages et les soutiens à l'insertion sociale des jeunes algonquins originaires de l'Abitibi-Témiscamingue, en particulier dans le cas de ceux qui ont connu un placement ou un suivi par les centres jeunesse.
- 2) Dégager des pistes d'intervention pour mieux intervenir auprès de ces jeunes au moment du passage à la vie adulte.

4. Méthodologie de la recherche

Ce rapport rend compte des résultats d'une étude qualitative exploratoire menée auprès d'informateurs-clés détenant une expertise en lien avec l'insertion sociale de jeunes adultes de communautés algonquines de l'Abitibi-Témiscamingue. Entre octobre 2007 et mai 2008, 23 informateurs-clés ont été rencontrés individuellement et 2 groupes de discussion ont été menés auprès de 11 intervenants des équipes de services externes des centres jeunesse basés directement sur des communautés algonquines.

4.1 Le devis de recherche et les outils de collecte de données

Le choix d'une approche qualitative s'appuie d'abord sur l'idée que la compréhension des grands enjeux autour de l'insertion sociale des jeunes algonquins passe nécessairement par la prise en compte des perceptions subjectives des acteurs, qui, dans leurs fonctions professionnelles, sont touchés de près ou de loin par leur situation. Comme le processus d'insertion sociale des jeunes algonquins de l'Abitibi n'a pas encore été l'objet de recherches empiriques, l'étude est menée dans une perspective exploratoire, afin de laisser place à l'émergence de l'information.

Toujours dans une perspective exploratoire, les guides d'entretien semi-dirigés et de groupes de discussion ont été élaborés et utilisés dans l'optique de laisser place à l'émergence des représentations multiples que se font les informateurs-clés des réalités vécues par les jeunes. Ainsi, ces outils n'ont pas été suivis de façon rigide, mais ont davantage constitué des points de repère permettant d'alimenter les réflexions construites par les participants dans le respect de leurs logiques individuelles. Les thèmes abordés à la fois dans les entretiens individuels et à l'occasion des groupes de discussion étaient ceux de la situation générale des jeunes algonquins en regard de l'emploi, de la scolarisation, de la parentalité et du parcours résidentiel; de la situation particulière des jeunes algonquins qui quittent les services des centres jeunesse vers l'âge adulte; de la particularité de la transition à la vie adulte en contexte autochtone; et finalement, de l'intervention auprès des jeunes algonquins, en particulier concernant ceux qui ont été

suivis par les centres jeunesse. La durée moyenne prévue pour les entretiens individuels était d'environ une heure trente, tandis que les groupes de discussion ont chacun nécessité environ trois heures.

4.2 Le processus d'entrée sur le terrain et le recrutement des participants

L'entrée sur les terrains de recherche a été grandement facilitée par la collaboration des communautés concernées par l'étude¹. En outre, le recrutement des participants s'est effectué en partenariat avec le Centre jeunesse de l'Abitibi Témiscamingue et l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue. Ainsi, des personnes ressources attachées à ces deux organisations, qui disposent d'un réseau de contacts à travers les établissements publics et les organismes communautaires de l'Abitibi-Témiscamingue ont identifié et sollicité des informateurs-clés ayant une expertise auprès des jeunes autochtones. Ceux qui ont accepté de participer à un entretien individuel ou à un groupe de discussion ont ensuite été rencontrés par des professionnels de recherche du projet, qui ont procédé aux entrevues et aux groupes de discussion après avoir obtenu le consentement éclairé de tous les participants. Les entretiens individuels et les groupes de discussion ont été enregistrés, puis retranscrits pour les fins de l'analyse des données.

4.3 Le traitement et l'analyse des données

Une analyse thématique des transcrits d'entretiens et des groupes de discussion a été réalisée à l'aide du logiciel NVivo, à partir d'une codification ouverte comportant quatre thèmes généraux, soit :

- 1) Les trajectoires de passage à la vie adulte, qui renvoient aux sous-dimensions de l'école, du travail, de la famille et du logement ;
- 2) L'aspect relationnel de l'insertion, qui renvoie aux sous-dimensions du rapport des jeunes à soi, aux autres et à la collectivité ;
- 3) Les conceptions de l'accomplissement adulte ;
- 4) Les préoccupations d'intervention.

¹ Pour des raisons d'éthique, il a été jugé préférable de ne pas nommer directement les communautés concernées.

De plus, des résumés analytiques de chaque transcription ont été réalisés afin de pouvoir appréhender les questions de recherche dans une perspective plus transversale. Ainsi, les entrevues individuelles et les groupes de discussion ont été considérés comme des unités d'analyse équivalentes. En outre, à travers un processus d'alternance entre les phases d'analyse et de retour au matériel, il a donc été possible de dégager les grandes réalités émergeant des données.

4.4 Le portrait de l'échantillon

Parmi les 23 personnes ayant participé aux entretiens individuels, 10 sont d'origine autochtone ou métis et 13 sont allochtones. De ce nombre, 4 sont intervenants au centre jeunesse de l'Abitibi-Témiscamingue, 10 œuvrent dans le réseau de la santé et des services sociaux (dont une aidante-naturelle auprès des jeunes), 7 travaillent dans le réseau de l'éducation et 2 sont impliqués dans un conseil de bande. De plus, deux groupes de discussion regroupant 11 intervenants des centres jeunesse qui travaillent directement dans les communautés ont été réalisés, réunissant plusieurs membres de deux équipes d'éducateurs et de chefs de services externes.

5. État de situation des jeunes algonquins en termes d'insertion sociale

La prochaine section vise à dresser un état de situation des jeunes algonquins en termes d'insertion sociale, à travers la prise en compte de deux registres complémentaires, soit l'insertion socioprofessionnelle et l'insertion familiale et communautaire.

5.1 L'insertion socioprofessionnelle

Il sera d'abord question, à partir du point de vue des informateurs-clés rencontrés, de faire état de la situation de ces jeunes en regard des dimensions socioprofessionnelles de l'école, du travail et du logement.

5.1.1 L'insertion scolaire et professionnelle : une dynamique de décrochage qui s'entame tôt

D'abord, les informateurs-clés dépeignent le portrait d'une jeunesse algonquaine qui se trouve le plus souvent en marge de l'insertion scolaire et professionnelle. Ils évoquent une chronologie particulière marquée par un point de rupture important : le décrochage scolaire survenant vers l'âge de 16 ans. Plus précisément, les informateurs-clés parlent d'une période d'avant-décrochage, marquée par une désaffiliation progressive du monde scolaire, puis d'un après-décrochage caractérisé par d'importantes difficultés d'insertion en emploi.

a) Un cheminement scolaire difficile

Les informateurs-clés mentionnent que dès leur entrée à l'école, plusieurs jeunes algonquins présentent déjà certaines caractéristiques susceptibles de rendre leur cheminement scolaire plus difficile. Beaucoup doivent composer avec des retards de développement, généralement dus au manque de stimulation en bas âge. Certains présentent même un syndrome alcool-fœtal ou des séquelles de la consommation de drogues par la mère durant sa grossesse. À ces difficultés s'ajoutent également la faible maîtrise de la langue française et l'exposition à des contenus pédagogiques parfois peu adaptés à la réalité culturelle, les jeunes s'y retrouvant difficilement. Les informateurs-clés soulignent d'ailleurs que trop peu de services spécialisés sont rendus disponibles

pour soutenir les enseignants qui sont le plus souvent dépassés par l'ampleur de la tâche. Ceci a pour effet d'inscrire ces jeunes dans un processus d'échec et de rendre l'expérience scolaire négative et démotivante très tôt dans le parcours scolaire.

On part avec des enfants qui ont probablement 2 000 heures de retard de stimulation là, le petit gars qui rentre à la maternelle. (...) Souvent ils se développent à marcher tout seuls (...), tu sais ils composent avec tout ça, ça fait que ça a un impact sur la scolarité à l'autre boutte. (...) La grosse majorité sont tous en retard.

L'émergence de la valorisation communautaire de l'éducation, facilitée par une volonté grandissante des dirigeants politiques de la promouvoir, est évoquée comme ayant un impact significatif sur le parcours scolaire des jeunes.

Donc là le Conseil veut rencontrer les jeunes justement « Allez chercher votre secondaire 4, allez chercher des cours professionnels ». Ça va prendre des menuisiers, des plombiers, électriciens, ça va prendre des comptables (...).

En effet, lorsque les jeunes sont exposés à des normes sociales qui vont dans le sens de la poursuite des études, ils se montrent généralement plus motivés par l'école. Ainsi, les informateurs-clés rencontrés notent une transformation du discours autour de l'éducation chez certaines familles, qui reconnaissent de plus en plus son importance. Par contre, de l'avis des répondants rencontrés, cette transformation du discours ne s'actualise pas nécessairement par un soutien concret des parents en vue de la réussite académique de leurs enfants. Plusieurs semblent encore relativement peu impliqués dans leur cheminement scolaire et parviennent difficilement à leur offrir l'encadrement nécessaire au bon fonctionnement à l'école. À cet effet, les informateurs-clés évoquent le manque d'encadrement académique à la maison et la difficulté de plusieurs parents à transmettre une routine de vie aux jeunes. Par contre, ceux qui encouragent, structurent et disciplinent leurs enfants auraient plus de chances de les voir s'investir à l'école. Ces compétences se présentent plus fréquemment chez les parents qui ont eux-mêmes vécu des expériences de scolarisation significatives et positives. À l'inverse, les parents qui ont mis fin très tôt à leur parcours scolaire et qui ont un rapport mitigé avec l'idée de la réussite éducative semblent moins enclins à soutenir le parcours scolaire de leurs enfants et à leur

transmettre la volonté de se projeter dans des études, ce qui a un impact important sur l'abandon scolaire. La réussite éducative, bien que de plus en plus valorisée, ne semblent paradoxalement pas toujours faire l'unanimité au sein des communautés. À cet effet, certains informateurs-clés ont souligné qu'il était parfois difficile pour les jeunes qui performaient bien sur le plan académique et qui obtenaient un diplôme à l'extérieur de la communauté de se faire une place au moment de leur retour. Ainsi, de l'avis des informateurs clé rencontrés, réussir sur le plan académique peut parfois être jugé négativement par certains membres de la communauté, notamment dans un contexte où la réussite des autres peut être dérangeante pour certains.

Et puis ceux qui ne sont pas des modèles ils ne veulent pas toujours côtoyer ceux qui le sont des modèles, parce qu'ils se sentent inférieurs puis pas à la hauteur. Puis souvent ceux qui sont des modèles ce n'est pas ceux-là qu'ils côtoient non plus. Puis il y a du jugement, mauvais jugement, jalousie je pense envers ces personnes-là aussi.

Par ailleurs, les informateurs-clés mentionnent que l'expérience éducative varie selon le lieu de scolarisation. Ainsi, comparativement aux jeunes qui étudient en ville, les jeunes qui étudient dans la communauté sont exposés à un contexte beaucoup moins favorable à la réussite scolaire. Selon les informateurs-clés, ces derniers sont davantage exposés aux problématiques sociales qui marquent le quotidien de plusieurs familles et à l'influence négative des pairs.

(...) quand on est à proximité d'un contexte où il y a beaucoup de problèmes, c'est difficile de performer à l'école

Du point de vue des participants à l'étude, les jeunes scolarisés en ville sont plus favorisés sur le plan du soutien à l'apprentissage, parce qu'ils bénéficient d'un meilleur encadrement via les foyers d'accueil, mais aussi d'un enseignement d'une plus grande qualité, les écoles de Val-d'Or disposant de davantage de ressources humaines et financières. Par contre, les ruptures d'avec la communauté se vivent difficilement et ne sont pas sans laisser des séquelles importantes sur le plan relationnel et identitaire. Parvenant difficilement à se sentir à leur place loin de leur communauté d'origine, beaucoup de ces jeunes « font du temps » en attendant de pouvoir lâcher l'école et retourner dans leur communauté. Ainsi, malgré un contexte qui, à priori, semble plus

favorable au maintien scolaire, les jeunes scolarisés à l'extérieur, à l'instar de ceux qui étudient sur le territoire de leur communauté, décrochent généralement de l'école vers l'âge de 16 ans. Pour eux, le décrochage est plutôt motivé par le cumul de ruptures avec la famille et la communauté d'origine,.

(...) c'est pu à l'école qu'ils pensent, c'est pu terminer le secondaire qu'ils songent, tout ce qu'ils veulent c'est revenir. Aussitôt que leur 16 ans, ils reviennent, ils lâchent, ils décrochent.

D'ailleurs, alors que plusieurs jeunes qui ont décroché de l'école secondaire projettent de poursuivre leur cheminement via l'éducation aux adultes, peu arrivent à s'y maintenir. Après plusieurs retours aux études infructueux, le cycle de décrochage se perpétue pour beaucoup de jeunes adultes. Les informateurs-clés soulignent toutefois que certains jeunes arrivent tout de même à poursuivre un projet d'études à l'extérieur pour ensuite revenir chez eux. Cette démarche sous-entend le désir de redonner à leur communauté et de s'y sentir utiles.

b) Des difficultés d'insertion en emploi

Alors que seulement une minorité de jeunes algonquins arrivent à mener à terme leurs études, ils sont de plus en plus confrontés à l'exigence de la qualification, qui détermine l'accès aux emplois disponibles. En outre, les informateurs-clés mentionnent que sur le territoire des communautés, il existe peu d'opportunités d'expérimentation en emploi pour les jeunes, ce qui les désavantage nettement sur le plan de l'insertion professionnelle. Conséquemment, il est souvent difficile pour les jeunes qui choisissent de vivre dans leur communauté d'origine d'être pourvoyeurs autrement que par le chèque d'aide sociale.

Les jeunes adultes n'ont pas vraiment de travail. Ça fait qu'ils sont pas rejetés, ils sont pas mis dehors, mais dans la réalité si on voudrait qu'ils fassent autre chose que d'être sur l'aide sociale c'est pas ici qu'il faudrait qu'ils restent. Il n'y a pas une grande place pour eux-autres.

Ainsi, selon les informateurs-clés, les jeunes sont intéressés à travailler, mais n'ont pas les pré-requis pour être embauchés. En outre, les emplois qui ne demandent pas de qualifications particulières sont surtout disponibles en ville. Compte tenu de la distance

qui sépare les villes des communautés algonquines, les jeunes y accèdent difficilement. Les informateurs-clés mentionnent aussi que les jeunes algonquins sont discriminés par les employeurs en ville, en raison de tensions culturelles entre autochtones et allochtones. Ils soulignent que les jeunes algonquins s’y sentent difficilement à leur place et isolés de leur réseau de soutien social.

C'est l'intégration qu'ils ont de la misère. (...) Il y en a une petite fille qui travaillait chez Jean Coutu à Val-d'Or, les gens aimaient ça la voir là-bas, les aînés parce qu'ils parlaient en algonquin, ils pouvaient avoir le service en algonquin, mais la petite fille se sentait isolée, elle avait de la difficulté, puis le va-et-vient de Val-d'Or elle était tannée de voyager ça, puis elle trouvait tout le temps que c'était pas sa place à Val-d'Or. Il y a pas beaucoup de gens qui sortent de la communauté. Ils vont sortir mettons pour aller se former, mais ils reviennent puis ils restent ici. Il y a pas beaucoup d'échange. Il y a des gens, il y a des ouvertures à Val-d'Or, des postes, mais les gens reviennent tous.

Lorsque les jeunes réussissent à se trouver du travail, il demeure difficile pour eux de le conserver. Ainsi, plus souvent qu'autrement, la dynamique de décrochage qui caractérise leur parcours scolaire se perpétue en emploi. Les jeunes présentent aussi des difficultés sociales qui affectent leur maintien en emploi. À cet effet, les informateurs-clés mentionnent que les problèmes de dépendance aux drogues et à l'alcool, relativement fréquents chez les jeunes algonquins, sont souvent à l'origine des congédiements.

(...) si on l'engage pour conduire une pépinière puis qu'il est en état d'ébriété, parce que c'est une réalité aussi, ou qu'il est en état de consommation, ben on ne l'engagera plus longtemps.

D'ailleurs, du point de vue des informateurs-clés, la plupart des jeunes adultes n'ont pas acquis les savoirs-être et les savoirs-faire nécessaires au maintien d'un emploi. Notamment, leur manque de discipline personnelle constitue une barrière importante à leur insertion professionnelle. Cette compétence s'acquière toutefois davantage chez les jeunes qui demeurent longtemps à l'école et qui en viennent à compléter une formation académique.

(...) c'est une question de discipline. (...) on voit nos intervenants qu'ils ont quand même un certain niveau d'éducation puis ils sont plus disciplinés que d'autres, c'est parce qu'en quelque part en étant de plus en plus formés on s'adapte à une structure. (...) Alors en quelque part on encourage les gens d'être ponctuels, d'être présents au travail.

5.1.2 Insertion résidentielle des jeunes adultes

Pour plusieurs jeunes algonquins, la fin de l'adolescence et le début de l'âge adulte semblent marqués par une période de grande mobilité sur le plan résidentiel.

Ils vont errer d'une maison à l'autre. Ils vont rester avec leurs chums, ils vont aller changer de communauté.

Cette réalité touche particulièrement les jeunes qui ont vécu un placement prolongé en centre jeunesse, notamment parce qu'ils se trouvent en rupture avec leur réseau de soutien social au moment de leur retour en communauté. De plus, le contexte de pénurie de logement dans les communautés, mais également les attentes des parents envers les jeunes qui, dès l'accès à l'aide sociale, sont considérés comme autonomes et responsables d'eux-mêmes, expliqueraient cette période d'errance. Bien que les informateurs-clés soulignent que les jeunes trouvent toujours un endroit où vivre, que ce soit chez leurs parents ou dans la famille élargie, ils considèrent néanmoins que le contexte de surpeuplement des maisons et les dynamiques familiales parfois conflictuelles les placent dans une situation de dépendance et de précarité.

Il manque de maisons ça fait qu'ils se ramassent un petit bout chez maman, un petit bout chez papa puis à la première occasion quand t'as pu de sous ou autre chose, au début du mois il reste pu rien ben là c'est dehors.

Les informateurs-clés soulignent d'ailleurs qu'il est difficile pour les jeunes adultes d'accéder à un logement indépendant, les habitations disponibles dans les communautés étant prioritairement attribuées aux familles. Conséquemment, la parentalité devient souvent la seule façon d'avoir accès à un chez-soi. Même lorsque les jeunes deviennent parents, l'accès à un nouveau logement est souvent retardé jusqu'à la naissance d'un deuxième enfant.

Il y a des jeunes filles qui deviennent enceintes pour pouvoir justement accéder à ça, accéder à avoir sa maison. Il y en a qui font ça pour accéder un petit peu plus à la vie d'adulte entre guillemet.

La vie en ville est, du point de vue des informateurs-clés rencontrés, peu envisagée par les autochtones. Ceci est également vrai pour les jeunes ayant vécu à l'extérieur de leur communauté sur une longue période de temps en raison d'un placement. Dans la très grande majorité des cas, ces jeunes font le choix de retourner dans leur communauté d'origine au moment de la majorité, malgré les possibilités limitées au niveau de l'emploi et du logement. C'est surtout la question de l'appartenance et, ultimement, de la quête identitaire qui est à l'origine de cette forte tendance à vouloir y demeurer. Les jeunes manifestent le désir d'appartenir à leur communauté d'origine, à partir de laquelle il devient possible de consolider le lien avec la famille et, dans une perspective plus large, avec la culture algonquine.

Je me souviens moi d'une jeune fille qui disait « Mais ma grand-mère est malade puis je vais bientôt la perdre puis je veux qu'elle m'enseigne ma langue, puis je veux vivre chez nous ». Souvent il y a des jeunes qui retournent chez eux à 15 ans, 16 ans, pour justement révéifier des choses (...).

Les jeunes autochtones qui font le choix de s'installer en ville, incluant ceux qui sont issus de milieux substituts, sont confrontés à plusieurs difficultés, dont la discrimination par les propriétaires et les employeurs, le coût élevé de la vie et les responsabilités financières associées au statut de locataire. De plus, selon les informateurs-clés, les jeunes autochtones ne se sentent pas à leur place à la ville, où ils vivent beaucoup d'isolement et où ils sont coupés de leur réseau social. L'adaptation à des structures et à un mode de vie allochtone représente également un défi. Ainsi, les jeunes qui déménagent à la ville arrivent rarement à y demeurer longtemps.

Quand tu viens dans la communauté, c'est plus l'aspect communautaire, le partage, l'entraide. Je dis ça parce que j'ai souvent pensé déménager à Val-d'Or mais c'était tout le temps ça qui me faisait peur d'aller à l'extérieur parce que mon réseau de soutien est pas là (...).

5.2 Insertion familiale et communautaire

L'analyse du discours des informateurs-clés met en valeur l'enjeu de la place des jeunes au sein de leurs familles et de leurs communautés, des thèmes qui leur apparaissent particulièrement parlants lorsqu'il est question d'appréhender l'insertion sociale des jeunes adultes en contexte autochtone. De plus, ils soulignent l'importance particulière que prend la parentalité pour les jeunes algonquins en transition à la vie adulte.

5.2.1 La place des jeunes dans leurs familles et dans leurs communautés

Dans la prochaine section, il sera question de mettre en valeur ce que les informateurs-clés ont souligné concernant la place des jeunes dans leur famille et leur communauté, à travers la considération des dynamiques relationnelles qui amènent la reconnaissance sociale des jeunes ou, à l'opposé, leur mise en marge.

a) *Quelle place pour les jeunes?*

D'abord, les dynamiques relationnelles entre les jeunes et leurs parents apparaissent comme le point de départ amenant vers une meilleure compréhension des enjeux autour de la place des jeunes autochtones dans leurs communautés. La question du lien parent-enfant semble d'ailleurs beaucoup préoccuper les informateurs-clés. En effet, les jeunes algonquins d'aujourd'hui sont fortement touchés par la réalité de la démobilité parentale. Les participants à l'étude soulignent d'ailleurs l'importance que prend la rupture intergénérationnelle, notamment attribuable au placement d'une génération d'enfants dans les pensionnats, dans la définition du lien parent-enfant.

Souvent les parents vont dire « Je suis dépassé (...) moi je l'ai pas reçu qu'est-ce que tu me proposes de faire. (...) J'ai pas eu de communication avec ma mère, il y a eu comme une coupure entre les générations. ».

Alors que plusieurs jeunes ne disposent pas d'un soutien parental stable, les informateurs-clés remettent en question la portée du soutien social communautaire dans le contexte des communautés autochtones d'aujourd'hui où, avec le temps, l'individualisation des rapports sociaux a pris de plus en plus de place... Lorsque questionnés à propos des

dynamiques de soutien social et d'appartenance au sein des communautés autochtones, plusieurs informateurs-clés évoquent l'idée de la « *grande famille* ». Ainsi, la notion allochtone de famille nucléaire ne s'appliquerait pas en contexte autochtone, où il est plutôt question d'une « *famille élargie* ». Les participants à l'étude mentionnent d'ailleurs que le rapport aux enfants s'envisage différemment en contexte autochtone, leur prise en charge étant traditionnellement considérée comme la responsabilité de l'ensemble de la communauté et non uniquement celle des parents. Dans la même optique, ils laissent entendre que l'insertion familiale des jeunes autochtones est intimement liée à leur insertion communautaire. Ainsi, le rapport à l'autre peut parfois se confondre au rapport à la collectivité.

Quand le monde organise pour eux autres, un tournoi, un festin, une mortalité, là ça leur prend leurs enfants.

Je pense que c'est ça qui est la valeur dominante, ça revient à la famille, ça revient à la famille immédiate, la famille élargie, la communauté.

L'individualisation des rapports sociaux et la rupture entre les générations ont donc contribué à créer un effritement de la cohésion sociale au sein des communautés. Les informateurs-clés mentionnent par ailleurs qu'à ces réalités se superposent des dynamiques de rivalité entre clans familiaux dans le contexte de l'organisation politique amenée par l'instauration des réserves, qui peuvent se présenter à des degrés divers selon les communautés. Ensemble, ces facteurs alimentent une certaine « fracture sociale » qui prend plus ou moins d'importance d'une communauté à l'autre. Dans ce contexte, les informateurs-clés se montrent donc préoccupés par la difficulté pour les jeunes de bâtir leur lien à leur communauté et d'y trouver leur place. Ainsi, plus les communautés sont marquées par la fracture sociale, plus l'insertion sociale constitue un défi pour les jeunes.

Pour décrire la position difficile dans laquelle se trouvent les jeunes algonquins par rapport aux générations précédentes, les informateurs-clés évoquent l'idée des jeunes « *pris entre les deux* ». Plus précisément, les jeunes semblent pris entre la tradition et la modernité, ainsi qu'entre les cultures autochtone et allochtone. Deux systèmes de valeurs entrent ainsi en confrontation : 1) celui des plus âgés, qui se sentent plus près des valeurs

traditionnelles et qui ont fortement été marqués par les tentatives d'assimilation des peuples des premières nations et 2) celui des plus jeunes, qui sont de plus en plus confrontés aux exigences de la vie moderne et qui doivent se montrer fonctionnels dans le « monde des blancs ». Les jeunes qui restent attachés à leur communauté et qui sont aussi appelés à demeurer en contact prolongé avec la ville vivent alors un tiraillement important, qu'il soit question des jeunes scolarisés à l'extérieur de leur communauté ou des jeunes placés par le système de protection de la jeunesse.

Là ils sont aussi avec les Blancs, donc ils ont tout le côté aussi Blanc qui peut être attirant parfois, mais ils viennent comme un peu mélangés à savoir qu'est-ce que je veux vraiment. Ça fait que le lien d'attachement versus la communauté puis tout ça, ça pose question puis ils viennent mélangés, là ils veulent retourner, ils veulent vérifier des choses avec leurs racines.

Les informateurs-clés évoquent ainsi le sentiment de déracinement et de conflit de loyauté que vivent les jeunes. Ces derniers, sans se sentir à leur place en ville, ne sentent pas non plus qu'ils ont une grande place au sein de leur communauté d'origine. De plus, malgré un attrait évident pour la modernité et la culture de masse, les jeunes algonquins sentent également qu'ils portent le poids du maintien de la culture traditionnelle. Les répondants font ainsi état d'un rapport générationnel parfois conflictuel au sein des communautés où le mode de vie des jeunes et leur difficulté à perpétuer les traditions et la langue semble confronter les aînés.

(...) le mode de vie des jeunes adultes, il est beaucoup beaucoup critiqué par les adultes de la communauté. Mais la façon que beaucoup d'adultes ont de réagir c'est justement c'est de critiquer mais pas nécessairement d'essayer de faire un rapprochement avec les jeunes adultes. (...) je trouve qu'il y a des clans d'âges qui se créent. Puis je pense qu'il y a des aspects qui touchent beaucoup justement l'influence du milieu blanc sur les jeunes qui sont allés en ville puis que ça confronte les plus vieux puis les aînés au boutte, au boutte.

Les participants à l'étude soulignent en outre que les jeunes qui quittent le centre jeunesse aux environs de l'âge adulte après un placement prolongé en milieu substitut sont particulièrement touchés par ce choc de cultures. Ceux qui ont longtemps été placés dans un « monde de blancs » ont ainsi appris à fonctionner dans un autre cadre de référence, qui les prépare mieux, sur le plan fonctionnel, à s'insérer en ville, mais qui les vulnérabilise lorsque vient le temps de réintégrer leur communauté.

(...) qu'est-ce que j'ai trouvé que j'avais été chanceuse, c'est quand j'étais en famille d'accueil, j'étais structurée (...). Il y en a qui ont eu de l'encadrement, ceux qui ont passé par ça, il y en a beaucoup qui ont passé par les centres jeunesse.

Mais c'est sûr qu'un enfant qui est placé jusqu'à 18, c'est important que toutes ces années là, il y ait un lien maintenu vraiment régulièrement puis vraiment fort avec la communauté, parce que sinon après tu sors puis t'es perdu. Je me mets à leur place c'est comme... C'est tellement structuré d'où tu sors puis c'est tellement déstructuré où tu arrives. Il faut vraiment préparer le jeune à se construire ses repaires, ses balises, puis à les fortifier autant que possible. Parce que dans la communauté il n'y a pas de structures, il y a peu de structures.

b) Implication communautaire et participation sociale des jeunes algonquins

À partir de l'ensemble de ces réflexions, il devient pertinent de s'intéresser aux questions de l'implication communautaire et de la participation sociale des jeunes algonquins. Lorsque les informateurs-clés évoquent ces thèmes, c'est souvent pour mettre en valeur le manque d'intérêt des jeunes par rapport aux activités ou aux projets communautaires qui leur sont proposés.

Il y a aussi la volonté d'impliquer le monde à bouger les choses dans la communauté, que ça soit culturellement, que ça soit au niveau de loisirs-sports. Puis on a de la difficulté à impliquer les jeunes(...) on s'interroge s'ils se sentent concernés par ce qui se passe dans la communauté. Il y a comme un sentiment d'être désabusé un peu, qu'on constate chez les jeunes(...).

Alors que les informateurs-clés déplorent le manque de participation des jeunes, ils demeurent toutefois conscients de l'insuffisance des opportunités occupationnelles autour d'eux. Ainsi, peu d'activités et de services adaptés aux besoins des jeunes sont mis en place sur le territoire des communautés, une réalité que les informateurs-clés associent aux problématiques sociales comme l'oisiveté, la délinquance, la consommation, le vandalisme et ultimement la marginalisation.

Ben sur les communautés la problématique qui existe c'est qu'il n'y a pas beaucoup d'infrastructures, de services. Il n'y a pas beaucoup de choses qui sont organisées pour les jeunes. (...) Donc pour les jeunes ça peut être très difficile de s'insérer au niveau social puis tout ça, donc c'est peut-être pour ça aussi qu'ils vont faire des mauvais coups.

Le fait de rien faire aussi, parce que la semaine t'as pas de cinéma ici, t'as pas rien, puis la semaine si t'as 16 ans puis t'as arrêté l'école il y a pas grand-chose à faire. T'aurais pas le goût de jouer aux cartes avec les aînés peut-être, t'auras pas le goût non plus d'aller à la marche santé, tous les trucs qu'on fait pour la population en général, mais que quand t'es jeune t'as pas le goût, ça fait que tu fous rien. Quand tu fous rien, tu fais quoi? Tu t'ennuies, tu consommes.

Si les informateurs-clés mettent en valeur l'insuffisance du financement en tant que facteur à l'origine du manque d'infrastructures occupationnelles pour les jeunes, ils insistent aussi sur le fait que ces derniers ne sont pas toujours au cœur des priorités des communautés.

(...) les jeunes ils le nomment, qu'ils sentent vraiment qu'ils se font tasser par la communauté, par les adultes, ils le nomment comme ça. Du fait que bon leur spot de hockey puis leur spot de baseball mais à chaque fois il y a eu un bâtiment dessus puis on ne les a pas consultés.

En bref, les informateurs-clés soulignent que moins les jeunes sont reconnus par leurs communautés, moins ils ont envie de s'impliquer et de participer socialement. Ainsi, lorsque les jeunes arrivent difficilement à prendre leur place au sein de leurs communautés, c'est souvent parce qu'on leur donne peu d'opportunités en ce sens. En d'autres mots, il faut savoir estimer, encourager, valoriser et écouter les jeunes pour que ces derniers arrivent à s'insérer sur le plan social.

Parce que si on leur donnait une grande place, je pense que les jeunes ils embarqueraient moi je dirais. Tu valorises un jeune, câline il embarque puis il fait ce que tu demandes le jeune, tu es capable de l'avoir l'enfant. Mais il faut le valoriser puis ça je pense que ce n'est pas donné aux enfants, à tous les jeunes de la communauté.

5.2.2 La parentalité : une voie d'émancipation privilégiée

Alors que les participants à l'étude mettent en valeur la difficulté que vivent les jeunes adultes algonquins à prendre leur place dans plusieurs « domaines d'insertion » comme la scolarisation, l'emploi ou l'implication sociale, ils soulignent que la parentalité demeure la façon la plus accessible pour eux de contribuer à leur communauté et d'y jouer un rôle

socialement reconnu et relativement bien défini.. Malgré un report de l'âge de la première grossesse, qui se situerait aujourd'hui autour de 17 ans, la parentalité précoce est une réalité qui est encore bien présente dans les communautés autochtones et qui, inévitablement, marque le parcours des jeunes, notamment des jeunes filles au moment de leur entrée dans la vie adulte.

Selon les informateurs-clés rencontrés, la valorisation collective de la maternité et de la parentalité, la « parentification » des jeunes très tôt dans leur vie, de même que les nombreuses carences des jeunes sur le plan affectif sont des facteurs qui ont un impact important sur la grossesse adolescente et sur la décision de devenir parents. D'autres facteurs plus pragmatiques associés à une volonté d'émancipation et d'autonomisation sur le plan financier ou résidentiel sont également évoqués pour expliquer la parentalité précoce.

Traditionnellement associée à un stade de développement biologique, la grossesse et la maternité constituaient jusqu'à récemment une étape naturelle du parcours de vie des jeunes femmes. En devenant mère, les jeunes filles répondaient ainsi aux attentes sociales à leur égard et accédaient au statut d'adulte.

Avant ça si je regarde comme mettons moi, ma mère, il n'y avait pas de question qu'on se protège. Quand t'étais rendue à un certain stade de ton développement tu devais... c'était naturel que t'aies un enfant.

Malgré une utilisation accrue de la contraception chez les jeunes, la maternité précoce, lorsqu'elle survient, est encore considérée au sein des communautés comme étant une étape normale dans le parcours et, en ce sens, n'est pas socialement considéré comme problématique.. Loin d'être stigmatisées, les jeunes filles qui deviennent enceintes et qui accouchent sont valorisées par la communauté et par leur famille. Au sein des communautés, la naissance revêt encore un caractère collectif et festif.

Puis toute l'entraide qu'elles ont alentour, elles accouchent puis elles ont plein de monde alentour, plein de gens qui vont aller pour la naissance puis fêter ça finalement, parce que c'est une fête une naissance.

Je pense que c'est tellement une fierté, un honneur que les jeunes filles soient enceintes tôt là, c'est tellement pas mal vu, c'est même encouragé.

De l'avis des informateurs clés rencontrés, les jeunes filles enceintes subiraient même une forte pression sociale des gens de la communauté, des parents voir même du conjoint pour mener à terme leur grossesse. Même si le premier réflexe de certaines jeunes filles pour qui la grossesse est accidentelle est souvent de vouloir avorter, le poids du tabou autour de l'avortement jumelé aux attentes collectives et à la reconnaissance sociale autour de la maternité fait souvent pencher la balance dans la décision de garder l'enfant. Ceci est d'autant plus vrai pour les jeunes filles qui n'arrivent pas à se projeter dans les études ou dans le travail, la maternité devenant un des seuls moyens de s'accomplir en tant qu'adulte.

(...) la maternité, j'ai l'impression que chez plusieurs jeunes femmes, ça elles se sentent valorisées là-dedans. C'est quelque chose qu'elles connaissent puis c'est dans leur rôle. C'est dans leur rôle comme femmes de la communauté. (...) elles ne se projetaient pas nécessairement dans les études ou dans des projets d'avoir un métier. Mais que pour elles, elles voyaient leur rôle d'être mère puis bon, elles se sentaient accomplies dans ça j'ai l'impression.

Les jeunes autochtones et particulièrement les jeunes filles sont amenés à prendre des responsabilités parentales très tôt dans leur vie. Dès leur jeune âge, que ce soit à cause du nombre élevé d'enfants par famille ou pour pallier dans certains cas à une déresponsabilisation des parents, elles sont amenées à s'occuper de leurs jeunes frères et sœurs, à les prendre en charge. Cette « parentification » des jeunes filles a pour effet, selon les informateurs clés, de les inscrire dans une trajectoire maternelle très tôt. Autour de 16 ans, les jeunes filles possèdent généralement les habiletés fonctionnelles nécessaires pour s'occuper d'un enfant et se sentent prêtes à devenir mères. Les nombreuses carences sur le plan affectif de même que le besoin de reconnaissance et de valorisation sont également à l'origine du désir de maternité. Devenir mère représente une façon de combler un vide relationnel et de s'accomplir dans quelque chose de socialement valorisé.

Dans certains cas, le désir de maternité devient même un projet concrètement formulé. Par contre, de l'avis des informateurs-clés, les jeunes filles semblent souvent peu conscientes des responsabilités associées au rôle parental.

Puis on en a d'autres qui se font suivre puis qui nous disent carré « moi j'aimerais ça tomber enceinte puis je vais tout faire pour essayer de tomber enceinte... » on dirait qu'elles ne sont pas consciente de toute la responsabilité que ça peut apporter.

Comme devenir parent permet l'accès au logement indépendant et à des prestations d'aide sociale, il s'agit également, du point de vue des informateurs-clés, d'une stratégie d'émancipation pour bon nombre de jeunes. La parentalité devient alors une façon d'accéder à une certaine autonomie sur le plan résidentiel et à une indépendance financière. Pour les jeunes placés à l'extérieur de la communauté (placement ou foyers scolaires), il s'agit également d'une façon de réintégrer la communauté et de s'inscrire dans une autre trajectoire.

Il y a des jeunes filles qui deviennent enceintes pour pouvoir justement accéder à ça, accéder à avoir sa maison. Il y en a qui font ça comme ça pour avec leur couple, avec leur chum, avoir une maison, accéder à la maison, accéder un petit peu plus à la vie entre guillemets adulte. Oui il peut en avoir qui font ça.

C'est la raison de revenir sur la communauté, t'es écœuré, tu veux revenir, tu vas faire tes affaires puis tu vas avoir quelqu'un à aimer.

Si traditionnellement, devenir parent était associé à une période de responsabilisation marquant l'entrée dans l'âge adulte, cette étape de la vie est aujourd'hui associée, pour plusieurs, à une période de déresponsabilisation et de désorganisation sur le plan individuel. La période de lune de miel où les jeunes filles s'investissent dans leur nouveau rôle de mère est, pour plusieurs, de courte durée. Le sentiment de liberté associé à l'accession à la majorité, la volonté de « vivre sa vie » d'adolescente de même que les difficultés psychosociales importantes et les problèmes de consommation amènent les jeunes à reproduire une certaine dynamique de déresponsabilisation parentale et de négligence dont ils ont eux-mêmes parfois souffert.

« Moi je vois les jeunes filles d'aujourd'hui, elles ont embarqué dans la consommation de cocaïne puis ça ça détruit beaucoup beaucoup. Ça détruit beaucoup les gens en qui j'avais de l'espoir, les ados que j'avais beaucoup espoir. Même je te dirais qu'à l'âge de 20 ans déjà ils sont beaucoup sur la cocaïne. J'avais bon espoir parce qu'aux cours prénataux ils venaient, ils venaient aux vaccinations avec leurs enfants puis ils collaboraient, ils parlaient. Puis une fois qu'ils ont touché la cocaïne, c'est là que je les ai perdus de vue. Là ils ne s'occupent pas de leurs enfants. Ils négligent alors qu'au début, la première année où ce que je les ai beaucoup suivis, ça allait bien. »

(...) leur souffrance est tellement grande qu'elles ne sont même pas capables de s'en occuper de ce bébé là après. Souvent ces bébés là ils sont suivis, puis souvent ils vont être placés, confiés à une tierce personne parce que l'ado ne sera pas capable de s'en occuper.

Par ailleurs, les informateurs-clés soulignent toute l'importance du soutien des grands-parents aux jeunes parents. Il n'est d'ailleurs pas rare que plusieurs grand-mères se regroupent pour assurer l'encadrement d'enfants de la communauté laissés à eux-mêmes par leurs parents, qui sont souvent mobilisés par leurs difficultés personnelles. Par contre, plusieurs informateurs clé soulignent cependant l'essoufflement des grands-parents qui sont amenés à se substituer aux parents qui ne parviennent plus à jouer leur rôle.

(...) il y a plusieurs parents qu'eux-mêmes ils ont des problématiques qui parfois prennent le dessus sur le rôle parental, des problématiques de dépendance au jeu, à l'alcool, aux drogues. Il y a des moments où ça prend le dessus puis qu'eux-mêmes ne sont pas disponibles pour offrir l'encadrement à l'enfant.

[Les grand-mères] se promènent puis elles ramassent les enfants d'une maison à l'autre...elles vont tout organiser les enfants pour les mettre dans une maison puis là elles vont se ramasser une couple de madame ensembles puis elles vont garder les enfants

En bref...

En bref, le portrait que nous tracent les informateurs-clés de la situation des jeunes met en lumière plusieurs blocages à l'insertion avec lesquels ils doivent composer. Les informateurs-clés soulignent aussi que les jeunes sont peu soutenus sur les plans scolaires, professionnels et occupationnels et davantage soutenus dans leur rôle de parents. Ils soulignent également qu'il n'est pas toujours facile pour eux de trouver une place au sein de leurs communautés, particulièrement dans le cas des jeunes qui quittent les centres jeunesse vers l'âge de 18 ans pour revenir chez eux.

6. Enjeux spécifiques entourant le passage à la vie adulte en contexte autochtone.

La prise en compte du contexte spécifique des communautés algonquines amène à considérer l'insertion sociale de la jeunesse autochtone dans une autre perspective, le cadre de référence allochtone ne correspondant pas aux réalités des communautés. Une chose apparaît alors claire ; les difficultés d'insertion sociale des jeunes ne devraient pas être perçues comme un échec, et encore moins comme une réalité pour laquelle les jeunes sont les seuls responsables. Ainsi, à partir du discours des informateurs-clés, force est de constater que des enjeux collectifs témoignant de la spécificité du passage à la vie adulte en contexte autochtone doivent absolument être considérés lorsque vient le temps de porter un regard sur leur devenir. Trois enjeux collectifs font donc l'objet de la prochaine section de ce rapport, soit une différence entre les perceptions allochtones et autochtones concernant le passage à la vie adulte, la quête identitaire des jeunes autochtones et l'importance de la mobilisation communautaire en vue de soutenir la transition à la vie adulte des jeunes algonquins.

6.1 Des perceptions différentes quant au passage à la vie adulte

À partir du discours des informateurs-clés, force est de constater que la conception de « l'adulte » s'envisage différemment en contexte autochtone. À partir d'une réflexion sur les représentations autochtones du passage à la vie adulte, il est donc question de mettre en valeur les voies d'insertion sociale valorisées par les communautés algonquines.

6.1.1 Un regard autochtone sur la conception de l'adulte

Si le statut de jeune adulte est généralement admis dans la culture allochtone québécoise, la question n'apparaît pas si évidente dans les communautés algonquines concernées par la recherche. Particulièrement dans le cas des informateurs-clés plus fortement imprégnés des valeurs algonquines traditionnelles, on observe souvent une difficulté à concevoir le passage à la vie adulte comme un processus marqué par plusieurs étapes transitoires. Quoique le statut d'adolescent soit tout de même admis par l'ensemble des informateurs-

clés, la reconnaissance du statut de jeune adulte est parfois perçue comme une entrave à la maturation des jeunes.

(...) quand on dit que c'est un jeune adulte (...). C'est comme si ça les empêchait de grandir. En les appelant les jeunes adultes... Ou ils sont adolescents ou ben ils sont adultes (...).

Il faut savoir que dans la société allochtone, un processus d'allongement de la jeunesse s'est opéré dans les dernières décennies en raison, entre autre, de la modification des modalités d'entrée sur le marché du travail. Les jeunes étudient donc beaucoup plus longtemps qu'avant et il est généralement accepté qu'ils acquièrent leur autonomie financière bien après leurs 18 ans. Or, cet allongement de la période de dépendance aux parents semble moins présent au sein des communautés rencontrées. De l'avis des informateurs clé, les jeunes algonquins sont, au contraire, amenés à être autonome très tôt dans leur vie et les parents s'attendent à ce qu'ils contribuent financièrement dès qu'ils accèdent à l'aide sociale.

En outre, les informateurs-clés mentionnent qu'anciennement, selon la culture traditionnelle autochtone, le statut d'adulte s'acquerrait à l'issue d'un stade de développement biologique qui correspondait à l'atteinte de la maturité sexuelle. On célébrait alors l'entrée dans la vie adulte des jeunes par des rites de passage célébrés en communauté. Quoique cette représentation se soit complexifiée avec le temps, il demeure néanmoins que pour plusieurs membres des communautés algonquines, le début de l'âge adulte est balisé par des évènements de vie précis. Ainsi, le concept allochtone de transition à la vie adulte, qui s'opère dans l'espace temporel compris entre la fin de l'adolescence et le début de la vingtaine, s'applique beaucoup plus difficilement.

6.1.2 Quelles voies de passage au statut d'adulte pour les jeunes?

Il devient alors pertinent de se questionner à propos des événements ou des processus par lesquels les jeunes passent aujourd'hui pour devenir des adultes au sein de leur communauté d'appartenance. Cette question renvoie notamment aux voies d'insertion sociale privilégiées par les jeunes et valorisées par les communautés. De plus, elle doit nécessairement s'appréhender à partir des représentations collectives de « l'adulte ».

Lorsqu'il est demandé aux informateurs-clés de décrire les représentations autochtones de « l'adulte », ceux-ci font des distinctions importantes entre les différents groupes d'âge. Selon les répondants, pour la plupart des jeunes autochtones, être adulte, c'est avant tout être libre de vivre sa vie comme on l'entend. Pour leurs parents, c'est souvent être en mesure de se prendre en main sur le plan financier, l'acquisition du statut adulte correspondant au moment où les jeunes deviennent admissibles à des prestations d'aide sociale. Les informateurs-clés soulignent par ailleurs que la parentalité, même précoce, est généralement perçue par les jeunes, par leurs parents et par leurs grands-parents comme un marqueur important de l'atteinte du statut d'adulte. Or, dans un contexte où l'école, le travail et la possession de biens matériels ne sont pas des voies d'accomplissement privilégiées, le fait de devenir parents permet à plusieurs jeunes de s'émanciper et de se sentir valorisés.

Toutefois, les informateurs-clés soulignent que pour certains, l'atteinte de l'âge adulte n'est pas uniquement marquée par des événements de vie précis, mais renvoie aussi à la notion d'accomplissement personnel. Quoique plusieurs jeunes partagent cette perception des choses, les informateurs-clés précisent qu'elle est le plus souvent le lot de ceux qui, plus âgés, ont réalisé avec le temps l'impact de leurs difficultés sur leur entourage et, conséquemment, ont compris la nécessité de travailler sur eux-mêmes. Dans cette perspective, le passage à la vie adulte accomplie est alors décrit comme un processus de guérison qui suscite le désir de faire mieux pour les générations suivantes. Ainsi, les informateurs-clés parlent beaucoup de l'implication des grands-parents dans la prise en

charge de leurs petits enfants et associent cette implication à la volonté de réparer les erreurs qu'ils ont commises en tant que parents.

Ainsi, c'est relativement tard dans leur vie que certains entament un processus de guérison qui, idéalement, aboutit à l'acquisition de qualités personnelles reconnues par l'ensemble de la communauté, telles que le sens des responsabilités, la résilience et la sagesse. Pour les plus jeunes, être adulte peut aussi vouloir dire se connaître, s'accepter et porter un regard vers l'avenir à travers la construction d'un projet de vie.

C'est être responsable de soi, connaître ses besoins, avoir l'estime... une bonne estime de notre personne, savoir qui je suis, qu'est-ce que je veux dans la vie, puis qu'est-ce que je veux faire dans la vie. Puis avoir un but, une mission.

Si le processus de guérison nécessite de poser un regard sur soi, il amène conséquemment à la question identitaire. Ainsi, la voie vers l'accomplissement personnel, surtout chez les adultes plus âgés, passe souvent par une réappropriation de la culture traditionnelle. Les détenteurs des savoirs ancestraux sont d'ailleurs perçus comme des modèles au sein de leurs communautés. Concernant les jeunes, qui ont encore moins de prise sur la culture traditionnelle, les informateurs-clés évoquent plutôt des stratégies d'insertion qui répondent à la fois aux exigences de la consolidation d'une identité distincte et de la mise en mouvement constructive en vue d'apporter quelque chose à leur communauté. Du point de vue des informateurs-clés, cette consolidation passe nécessairement par un processus de redéfinition identitaire.

En outre, selon une perspective autochtone, la réussite passe avant tout par la responsabilisation par rapport aux autres, dans une volonté de redonner à la communauté. Bref, il n'est pas question d'exiger des jeunes autochtones qu'ils négocient leur passage à la vie adulte de la même façon, ni qu'ils s'insèrent par les mêmes stratégies que les jeunes allochtones.

(...) peut-être que pour certaines familles autochtones, avoir des enfants puis être capables de prendre ses responsabilités comme parents, c'est peut-être ça une vie adulte réussie. Tu n'es pas obligé d'avoir été à l'université, tu n'es pas obligé d'avoir un métier professionnel, d'aller au Cégep pour apprendre un métier technique là. (...) je pense que pour le monde autochtone ce qui est important

quand tu es un adulte, c'est d'être équilibré puis de montrer l'exemple aux autres.

6.2 L'importance que prend le processus de recherche identitaire

Il y a beaucoup de difficultés souvent au niveau de l'absence d'identité, se demander qui ils sont puis où ce qu'ils s'en vont.

La question identitaire est au cœur du discours des informateurs-clés rencontrés dans le cadre de cette recherche. Fiers de leurs racines mais confrontés à une culture « idéalisée » qu'ils ne parviennent pas à actualiser, les jeunes algonquins ont de la difficulté à se définir sur le plan identitaire, à savoir qui ils sont et à trouver leur place en tant que « jeune et autochtone ». Or, savoir qui on est et d'où l'on vient est un préalable nécessaire, de l'avis des informateurs-clés, à une démarche menant vers la projection de soi dans un futur.

6.2.1 Des jeunes qui ont de la difficulté à savoir qui ils sont

La rupture dans le lien entre les générations est mise en valeur par les informateurs-clés comme étant à l'origine d'une crise identitaire chez les jeunes. De leur point de vue, cette crise identitaire se rapporte aux grandes blessures historiques des autochtones et plus récemment à la période des pensionnats, où les enfants ont été séparés de leurs parents et déracinés de leur culture. Dans ce contexte, les informateurs-clés expliquent qu'il est éventuellement devenu très difficile pour les parents de transmettre la culture traditionnelle à leurs enfants. Les communautés ont donc été marquées par un effritement culturel, une réalité grandement associée à la perte d'ancrage des jeunes. Les informateurs-clés soulignent par ailleurs que le mode de vie contemporain ne permet plus d'actualiser la culture traditionnelle autochtone, du moins dans plusieurs de ses aspects.

On reste sur des valeurs et sur une façon de vivre qui date, mais qui n'est plus adaptée à la réalité d'aujourd'hui. Puis ça creuse le fossé, ça creuse le vide. Puis tant on tarde à s'attacher à cette identité qui ne peut plus exister comme telle aujourd'hui, ben on crée le fossé, puis le fossé crée le besoin d'identité...

Aujourd'hui, devant la perte des repères culturels, les jeunes ont beaucoup de mal à se définir. Parvenant difficilement à s'inscrire en continuité avec les générations qui les ont précédés, les jeunes autochtones sont donc confrontés à un sentiment de rupture sur le plan identitaire. Ils sentent la pression de perpétuer leur culture sans qu'on leur ait transmis la capacité de le faire ce qui, de l'avis des informateurs-clés, génère beaucoup de colère et d'incompréhension.

(...) les gens parlent beaucoup de la culture des jeunes puis c'est comme si c'était un reproche, comme « vous ne pratiquez plus beaucoup votre culture » mais nous ce qu'on voit c'est que les parents n'alimentent pas leurs enfants dans cette fameuse culture là. Mais ils leur mettent la pression de le faire.

Par ailleurs, qu'ils aient ou non à demeurer en contact continu avec la ville, les jeunes algonquins demeurent généralement exposés à la culture de l'extérieur, ne serait-ce que par l'influence des médias. Ils se trouvent alors devant des choix identitaires difficiles, ne sachant pas comment se définir dans la rencontre des cultures autochtone et allochtone.

A 14-15 ans, la recherche d'identité, à qui j'appartiens. Je suis autochtone mais chez les blancs, j'agis en blanc. Au secondaire, c'est qui ma gang? Là, c'est là qu'on rencontre des problèmes.

6.2.1 Des jeunes qui ont de la difficulté à savoir où ils vont

Les informateurs-clés perçoivent d'ailleurs des contradictions importantes dans les messages qui sont transmis aux jeunes par les adultes de leurs communautés. Plus précisément, ils soulignent des messages mixtes des adultes relativement à l'importance de l'éducation et du travail.

(...) pour beaucoup de parents l'école ils disent « Oui oui vas-y, c'est important », mais dans les faits ils ne le montrent pas, ils ne le démontrent pas que c'est important « Tu es malade, ça ne te tente pas, reste on va te chercher ».

Les communautés se trouvent d'ailleurs confrontées à des dilemmes déchirants. Dans une perspective de développement communautaire, les gestionnaires publics peuvent reconnaître l'importance, pour les jeunes algonquins, de s'ouvrir au monde allochtone. Cependant, cette ouverture risque nécessairement d'influencer les jeunes, qui pourraient adopter des valeurs de l'extérieur qui entrent en contradiction avec les valeurs traditionnelles. Confrontés à la peur d'être dépossédés de leurs jeunes qui risquent alors de « devenir blancs », les adultes des communautés n'arrivent pas à transmettre un message clair aux jeunes, qui se demandent comment réussir tout en demeurant autochtones.

(...) il y a un manque de modèles pour ces jeunes là, de leur montrer que c'est possible d'avoir un métier puis d'avoir un parcours qui nous permet de rester un Indien tout en étant professionnel.

Les informateurs-clés en comprennent que les jeunes ont la pression de réussir dans les deux mondes, sans toutefois qu'on leur donne les moyens de le faire. Devant l'absence de message clair sur ce qu'ils doivent faire pour demeurer de vrais algonquins, les jeunes ont beaucoup de difficulté à se projeter dans l'avenir.

Puis je pense que les jeunes ils ont comme un peu cette pression là oui de parler la langue mais en même temps de réussir, d'avoir un emploi, mais je pense qu'ils n'ont pas les moyens d'avoir les deux. On ne leur donne pas les moyens puis on ne leur donne pas le soutien nécessaire pour développer la langue.

Les jeunes sont donc confrontés à un défi de taille au moment du passage à la vie adulte. Non seulement doivent-ils se définir comme jeunes, mais ils doivent aussi se redéfinir comme autochtones. Dans un contexte où la culture traditionnelle demeure l'assise de l'identité, les informateurs-clés s'entendent pour dire qu'elle est maintenant « vide de sens » pour tous ceux à qui elle n'a pas été transmise. Ce constat appelle donc à une réappropriation et à une redéfinition de l'identité par les jeunes, qui sont placés devant la nécessité de conjuguer tradition et modernité.

(...) ils voient que oui il y a des choses qu'il faut conserver dans notre tradition (...) mais en même temps ils veulent jumeler aussi... pour pouvoir communiquer avec le monde extérieur.

(...) la redéfinition et la réappropriation véritable de la culture autochtone, pour eux la guérison passe par là. (...) on vit à l'ère d'internet, de la télévision et des jeux vidéos puis c'est présent sur les communautés puis enlève leur pas ça. D'un autre côté, on vit aussi à l'ère de j'ai une fierté Anishinabeg, (...) j'ai une fierté et je me rattache, je ne sais pas pourquoi mais c'est là, j'ai cette fierté là puis elle est tangible.

6.3 Les réalités sociopolitiques particulières aux communautés

À partir des entretiens réalisés avec les informateurs-clés, force est de constater que les incitatifs à l'insertion sociale et les possibilités d'insertion des jeunes algonquins sont intimement liées au contexte sociopolitique dans lequel ils évoluent. À la lumière des représentations que se font les informateurs-clés des rapports que les jeunes algonquins entretiennent avec leurs communautés, il apparaît d'ailleurs clair qu'ils n'y trouvent pas toujours facilement leur place.

Ils ne sont pas visibles les jeunes. Ils sont très mis à l'écart moi je trouve, dans le développement de la communauté. (...) Oui, ils ne sont pas écoutés, ils ne se manifestent pas non plus. Mais quand ils se manifestent par exemple c'est par de la violence.

Ainsi, selon les participants à l'étude, cette situation est génératrice de beaucoup de frustration chez les jeunes. D'ailleurs, il émerge du discours des informateurs-clés que la place que prennent les jeunes au sein de leurs communautés dépend de la marge de manœuvre dont ils disposent à l'intérieur du contexte social dans lequel ils évoluent. Lorsque questionnés sur les facteurs associés aux difficultés d'insertion des jeunes, les informateurs-clés évoquent notamment le problème de l'oisiveté collective, qui limite leurs aspirations et affecte nécessairement leur devenir.

(...) qu'est-ce qui arrive depuis des années, c'est qu'il y a comme du laisser-aller dans tous les domaines je trouve. (...) On parle des principaux acteurs de la communauté, à partir du Conseil, il y a pu rien qui les motive ou soit qui sensibilise la communauté (...) on dégrade de plus en plus au lieu de se prendre en main.

Il importe par contre de souligner que cet état d'oisiveté peut se présenter à des degrés divers selon les communautés. En outre, les informateurs-clés laissent aussi entendre que les communautés peuvent être touchées, à des degrés divers, par un état de fatalisme collectif. Ils soulignent que plus ce fatalisme est présent, moins les adultes des communautés nourrissent des attentes envers les jeunes. Considérant alors que les jeunes ne disposent que de peu de modèles de réussite, les informateurs-clés soulignent que le plus souvent, ils reproduisent ce qu'ils ont connu et ont beaucoup de difficulté à aspirer à plus.

(...) c'est comme une roue qui tourne, puis des fois c'est peut-être « Mon frère est comme ça, ma sœur était comme ça, puis de toute façon à l'école je suis pas bon ».

(...) quand tu leur demandes c'est quoi leurs rêves, qu'est-ce qu'ils aimeraient faire comme job, les jeunes adultes ils te nomment quelque chose, mais pour eux on dirait que ce n'est pas réalisable. C'est comme « Moi je voudrais faire ça » mais ils rient, ils rient du rêve qu'ils viennent de te nommer.

En réponse aux difficultés de la jeunesse, les intervenants appelés à œuvrer auprès des communautés algonquines essaient de mettre en place plusieurs interventions. Toutefois, leur implantation peut s'avérer difficile, notamment dans les cas où l'intervention de l'extérieur n'est pas toujours bien reçue.

Plusieurs informateurs-clés ont également abordé la question de la dépendance des communautés à l'intervention extérieure et plus spécifiquement aux services sociaux. Certains soulignent même que la continuité et le maintien des initiatives mises en place sont fortement menacés en l'absence d'une intervention allochtone.

Donc quand qu'on dit où quelqu'un peut être autonome, c'est parce que beaucoup d'adultes ici ne le sont même pas autonomes. Ils sont dépendants. Demain matin ils brisent le cycle des services qui sont offerts... (...) C'est là qu'on verrait l'ampleur de la misère. Je pense qu'on ne la voit pas dans son entier.

À partir de ces réflexions, les informateurs-clés se questionnent sur le potentiel des interventions sociales mises en place dans le contexte des communautés qui n'arrivent pas à se les approprier. Ils se demandent aussi comment il peut être possible pour les jeunes de se mobiliser sur le plan individuel lorsqu'il y a absence de mobilisation collective.

Il y a aucune orientation, aucune vision où est-ce qu'ils veulent aller ce Conseil là. Ça fait que les jeunes, n'importe qui fait n'importe quoi. (...) Les jeunes savent pas pourquoi ils sont là, quel intérêt qu'ils sont là.(...)

7. Pistes pour l'intervention

La prochaine section porte sur les principales pistes d'intervention émergeant des propos des informateurs-clés rencontrés. Dans une perspective positive plutôt que fataliste, qui met l'accent sur le potentiel des jeunes et des communautés à « s'en sortir », les participants à l'étude évoquent deux grandes recommandations en vue du soutien au passage à la vie adulte des jeunes algonquins suivis ou placés par les centres jeunesse, soit : 1) de travailler ensemble dans le sens du développement des communautés et 2) de repenser le soutien à la vie autonome en fonction des spécificités du contexte des communautés algonquines.

7.1 Travailler dans le sens du développement des communautés

L'analyse des propos des participants à l'étude mène vers une réflexion plus approfondie orientée vers la recherche de solutions au problème de la démobilitation collective, qui peut toucher les communautés à des degrés divers. En effet, pour les informateurs-clés, une bonne partie de la solution au problème du devenir de la jeunesse autochtone passe par la prise en compte de cet enjeu. Selon eux, plus les communautés se montrent concernées et mobilisées par le développement communautaire, plus l'insertion sociale des jeunes est favorisée. C'est donc dans le contexte d'une communauté qui se construit qu'il devient possible de générer davantage d'opportunités pour les jeunes sur les plans scolaires, professionnel, résidentiel, familial, occupationnel, ainsi qu'en termes de participation sociale.

Les informateurs-clés insistent toutefois pour dire que les stratégies de développement communautaire, qui sous-entendent un engagement véritable des dirigeants politiques en vue du bien-être de la population, ne peuvent s'opérer sans l'apport d'un partenariat avec l'extérieur. Ils mettent d'ailleurs en valeur toute l'importance de la mobilisation communautaire en tant que condition nécessaire à l'implantation des services sociaux en territoire autochtone.

Dans les prochaines sections, il sera donc question de réfléchir aux conditions à partir desquelles l'intervention sociale en vue du développement des communautés peut être rendue possible et de faire ressortir les points de départs possibles de stratégies de développement communautaire en contexte autochtone.

7.1.1 Des efforts à faire de part et d'autre

Selon les participants à l'étude, pour que des stratégies de développement communautaire soient mises en œuvre au sein des communautés, certaines conditions de base, qui nécessitent un engagement de part et d'autre, doivent être réunies. D'ailleurs, le partenariat apparaît, du point de vue des informateurs-clés, comme une condition incontournable au processus de développement communautaire. Il n'est pourtant pas toujours facile pour ces deux parties d'apprendre à travailler ensemble, en raison d'incompréhensions mutuelles, de conflits, voire même d'impasses relationnelles qui peuvent s'ériger en obstacles majeurs au partenariat.

À partir du discours des informateurs-clés, force est de constater que les dynamiques relationnelles entre allochtones et autochtones sont différentes d'une communauté à l'autre. Ainsi, il semble plus facile pour les intervenants d'établir un lien de confiance avec les communautés mobilisées par une stratégie de développement communautaire, qui sous-entend une ouverture vers l'extérieur, comparativement aux communautés qui se trouvent davantage dans une dynamique que l'on pourrait qualifier de « confrontation ».

C'est une communauté qui est très ouverte, très ouverte au partenariat puis très ouvertes à ce que les gens viennent ici (...) On sent beaucoup d'ouverture, puis pas d'animosité comme il y aurait dans certaines réserves, mais ici c'est pas le cas.

a) Des communautés engagées envers elles-mêmes : un pré-requis pour leur développement

Pour que les communautés en viennent à se développer, les informateurs-clés insistent sur la nécessité pour elles de s'y engager pleinement. Selon les participants à l'étude, le développement communautaire, lorsqu'il est prôné par les dirigeants des communautés, apparaît comme un processus permettant d'initier, puis de renforcer la mobilisation

populaire en vue du mieux-être de la collectivité. En d'autres mots, si les dirigeants politiques souhaitent que les membres de la communauté se mobilisent, il faut travailler à promouvoir cet idéal eux-mêmes, dans leur discours comme dans leurs actions.

Moi je pense qu'il faut que le Conseil ici ait une vision, une orientation claire et nette, voici les problématiques et voici les conséquences, voici les problèmes, voici où on veut aller, est-ce que vous êtes prêts à embarquer avec nous autres? Tu peux pas demander à ta communauté si t'es tout croche en haut, si t'as pas aucune vision d'une orientation.

(...) ça demande une volonté politique, ça demande une volonté communautaire, ça demande une volonté qui à date, je ne la sens pas. Je l'entends dans les discours mais je ne la sens pas dans les actions.

Selon les informateurs-clés, les communautés doivent aussi travailler à rétablir une certaine cohésion sociale fragilisée, entre autre, par les difficultés individuelles et les confrontations entre les familles claniques...

(...) c'est au niveau des êtres humains qu'on avait comme oublié de développer. (...)Aujourd'hui on constate ça parce que ça a tendance à fragmenter aussi, les clans ils commencent à être plus visibles, les gens qui tirent la couverture de bord, il y a plus de conflits aussi. (...)Il y a beaucoup de boycottage disons au niveau des différents projets.

Le contexte politique qui prévaut au sein des communautés a, de l'avis des répondants, un impact important sur la place laissée aux personnes qui voudraient travailler à changer les choses au sein de leur communauté. Ainsi, plus les communautés sont aux prises avec des tensions politiques importantes, plus les gens qui ont le potentiel de devenir des piliers pour leur communauté se font « tasser ».

C'est beaucoup de monde qui sont aux aguets, ils sont tout le temps sur la défensive. Ça fait que les personnes qui veulent faire du développement souvent sont vues comme (inaudible) agitateurs. Il y en a de moins en moins parce qu'ils les ont toutes tassés.

Ainsi, l'émergence de la mobilisation communautaire au sein des communautés qui sont particulièrement « fragmentées socialement » nécessite une conjoncture sociopolitique qui échappe en partie aux intervenants allochtones appelés à travailler auprès des communautés.

b) Des intervenants allochtones qui doivent faire leur bout de chemin et s'adapter à la spécificité autochtone

Du point de vue des informateurs-clés, il est primordial que dans les cas où le partenariat est particulièrement difficile à établir, les administrateurs des services sociaux, de concert avec les intervenants allochtones, travaillent ensemble à ouvrir la communication. Pour arriver à susciter un processus de rapprochement qui permettra alors une réconciliation contribuant à la guérison des communautés autochtones, il faut notamment que les gestionnaires de services sociaux et les intervenants allochtones soient prêts à faire preuve d'humilité et reconnaissent les torts qui leur appartiennent. Aussi, tel qu'il fut mis en valeur dans le cadre de cette étude, l'intervention auprès des communautés autochtones, et plus particulièrement auprès des jeunes algonquins en transition à la vie adulte, nécessite la prise en compte d'enjeux culturels particuliers. Les informateurs-clés soulignent donc qu'il est essentiel pour les intervenants sociaux appelés à travailler auprès des communautés de se familiariser avec leur culture.

Puis autre chose aussi qu'on observe, c'est que les gens qui font de l'intervention puis qui vont apporter de l'aide, que ça soit pour prévenir ou d'aider la famille, premièrement souvent on se retrouve avec des travailleurs sociaux, des psychoéducateurs qui ne connaissent pas du tout les autochtones. Ils vont aller intervenir dans une famille, puis la même chose comme je disais tantôt en santé, si tu ne connais pas la personne qui est devant toi puis c'est quoi son historique, c'est tu une Crie, c'est tu un Algonquin, c'est quoi sa langue...

En outre, les participants à l'étude insistent sur le fait que les tentatives d'assimilation des peuples des premières nations ont toujours un impact significatif sur le rapport entre « blancs » et autochtones. Les informateurs-clés confirment que cette page d'histoire est restée profondément gravée dans la mémoire collective.

Actuellement la communauté, certaines personnes disons qui sont plus méfiants que d'être ouverts dû à des histoires du passé aussi qui viennent mettre ça un petit peu plus compliqué.

En bref, ils soulignent que l'expérience relativement récente des pensionnats est intimement liée aux représentations que se font les autochtones des services sociaux. Il n'est donc pas étonnant que les communautés autochtones réagissent mal aux approches d'intervention qui leur remémorent ces expériences et/ou qui s'inscrivent en opposition

avec leur culture traditionnelle. Du point de vue des informateurs-clés, il appartient donc aux gestionnaires des services sociaux et aux intervenants allochtones d'en tenir compte.

Les approches « interventionnistes »

Au nombre des approches à proscrire, on compte notamment les approches dites « interventionnistes ». Les informateurs-clés évoquent alors les interventions très dirigées qui sous-entendent une incapacité des autochtones à se prendre en charge et à faire les « bons » choix. Ces interventions, qui sont souvent réalisées en contexte non-volontaire et qui s'insèrent généralement dans une optique répressive et punitive plutôt que préventive, sont particulièrement mal reçues d'un point de vue autochtone. En effet, tout porte à croire qu'elles évoquent, aux yeux des membres des communautés, l'histoire d'assimilation et de victimisation subie par les premières nations. Les informateurs-clés suggèrent plutôt des approches plus « positives », qui mettent l'accent sur les forces personnelles et communautaires, afin de redonner du pouvoir aux communautés.

Mais juste au niveau de tout ce qui est encadrement, coercitif, (...) « Tu nous manques de respect. Tu fais de la violence ».

Les approches « académiques »

Dans le même ordre d'idées, il faut aussi éviter les approches « académiques », essentiellement centrées sur la transmission de connaissances. Du point de vue des informateurs-clés, non-seulement est-il important de ne pas imposer un cadre de référence allochtone lorsque vient le temps d'appréhender des réalités vécues par des autochtones, mais il faut aussi tenir compte de différences culturelles marquées entre les modes d'apprentissages allochtones et autochtones. Ainsi, les informateurs-clés soulignent qu'en contexte autochtone, les intervenants ont plutôt avantage à adopter des approches actives et participatives pour transmettre leur message.

si tu fais une présentation académique, peu importe le titre de programme que tu vas présenter puis à quels besoins ça répond, moi personnellement je n'y croirais pas sur la communauté ici. Il faut que ça soit quelque chose d'actif, participatif.

Les approches « professionnelles »

Les approches « professionnelles », qui se situent davantage dans une optique bureaucratique de prestation de services plutôt que dans un rapport humain à la relation d'aide, sont aussi à proscrire. Les informateurs-clés soulignent que les intervenants ne doivent pas se rendre dans les communautés uniquement pour y faire un travail, mais qu'ils doivent aussi être prêts à s'y engager véritablement.

Premièrement moi je dirais il faut qu'on ait des modèles, des gens motivateurs qui veulent vraiment, pas juste venir ici « Je vais aller occuper ce poste là pour avoir une paye ».

Quand tu t'insères là-dedans, de participer à eux autres à leur culture, écoute après ça tu vas être capable de t'asseoir avec eux autres le soir sur le bord du feu puis dire « Crime vous m'avez appris des belles affaires, j'aimerais ça aussi vous poser des questions sur telle chose », puis là ils vont embarquer.

Il faut donc que les intervenants sociaux fassent preuve d'une volonté authentique de se rapprocher des communautés s'ils veulent arriver à gagner leur confiance, ce qui sous-entend la volonté de comprendre la réalité locale et de s'ouvrir à la différence. Ainsi, les intervenants sont à même d'apprendre des communautés comment mieux intervenir en contexte autochtone.

Donc si on était capables d'aller chercher chez les autochtones tout leur côté justement spirituel, tout leur côté de valeurs, tout leur côté de grands sages, je crois que ça toucherait l'intervenant et l'intervenant un coup touché affectivement ne travaillerait pas avec les gens de la même façon.

Les informateurs-clés soulignent aussi que pour gagner la confiance d'une communauté autochtone, les intervenants appelés à y travailler doivent se montrer prêts à s'y investir dans le long terme. De leur point de vue, la stabilité du personnel d'intervention apparaît alors comme un enjeu important. Il faut aussi que les intervenants sortent davantage « de leurs bureaux » pour aller à la rencontre de la communauté.

Rentrez dans les familles, allez-y, faites pas des rencontres de bureau ça marche pas.

Moi je crois que la première affaire, il faut que l'intervenant soit sur place dans la communauté. Parce que pour créer vraiment un lien significatif avec une communauté, déjà là c'est environ 8 mois, de 8 mois à 1 an.

Les informateurs-clés insistent par contre pour dire qu'il faut éviter de brusquer l'entrée en relation, en faisant sentir une pression à « entrer dans la vie personnelle » des gens. Il est donc préférable de procéder graduellement, par exemple en créant le rapprochement par le biais d'activités. À cet effet, les repas communautaires, tirages de cadeaux et autres activités à caractère collectif et festif suscitent particulièrement l'intérêt des membres des communautés algonquines de l'Abitibi.

Puis là c'est des trucs de tirage de cadeaux, faire des activités, une grosse collation dans le milieu de l'activité, puis ça on vient à bout d'en avoir un peu plus. Ça fait que c'est pour ça que ça serait exactement la même chose qu'il faudrait faire avec les jeunes.

De plus, selon les répondants, il faut aussi savoir respecter le rythme de vie autochtone, le rapport au temps n'étant pas le même qu'en contexte allochtone. Ainsi, les intervenants qui n'ont pas beaucoup de succès dans leurs interventions essaieraient souvent de faire les choses trop vite.

Tu sais les autochtones c'est une toute autre réalité. Ils ne vivent pas au même rythme que nous autres je pense, puis ça on a tendance à l'oublier.

Mais il faut les prendre les autochtones quand c'est l'heure. Puis leur heure n'est pas nécessairement la tienne.

Les participants à l'étude mentionnent aussi qu'il serait préférable de desserrer certaines exigences institutionnelles pour s'adapter davantage au mode de vie autochtone. Notamment, ils soulignent que l'accès aux services est menacé en raison de leur manque d'adaptation aux besoins spécifiques des communautés.

c'est ça, il faudrait adapter, l'endroit, les heures, les activités, le plus pour les motiver à venir.

Les approches « individuelles »

Finally, les informateurs-clés soulignent que les approches « individuelles », qui se centrent sur l'individu pour le dissocier de sa communauté, s'inscrivent en décalage par rapport aux valeurs traditionnelles autochtones et sont par conséquent à éviter. À partir du discours des informateurs-clés, il appert que les membres des communautés autochtones ont besoin de se guérir ensemble des blessures du passé. De plus, considérant l'importance particulière du « sens communautaire » dans la culture autochtone, il appert que les interventions ont avantage à être inclusives, dans le sens où elles doivent amener les individus à vivre le rapport à la communauté.

Il faut tout le temps aller chercher avec l'émotion puis le lien avec la communauté.

L'approche communautaire c'est vraiment la base, c'est vraiment la base de la culture je dirais. C'est vraiment une façon de vivre.

Conformément à ce qui fut exposé plus tôt dans ce rapport, les interventions doivent notamment favoriser la consolidation des liens.. La médiation et la conciliation apparaissent alors comme des outils d'intervention privilégiés. Toujours dans la perspective de s'adapter au cadre de référence autochtone, il faut donc poser un regard holistique sur les difficultés individuelles et communautaires.

je parlais de l'approche holistique, c'est que ça qu'il faut garder en tête quand on travaille avec des autochtones. Il ne faut pas commencer à travailler, de dire moi je travaille dans mon petit coin puis je fais juste mes petites affaires. Ce n'est pas comme ça que ça marche. C'est d'être inclusif. Puis je pense que c'est ça qui est la valeur dominante, ça revient à la famille, ça revient à la famille immédiate, la famille élargie, la communauté. Puis quand on intervient sur quelque chose, il ne faut pas juste intervenir sur une affaire, sur un problème, mais il faut y aller... il faut proposer des solutions puis pas juste avec une personne mais avec la communauté en général.

En conclusion...

Il émerge donc de cette étude que l'intervention sociale auprès de ces communautés peut difficilement s'envisager sans qu'un lien de confiance, s'opère entre les acteurs politiques autochtones et allochtones. Ce processus passe par une ouverture mutuelle, qui sous-entend la volonté d'apprendre à se connaître et à défaire les préjugés.

(...) on aurait peut-être drôlement intérêt à connaître puis à se rapprocher peut-être de qu'est-ce qu'ils vivent dans le sens de dire on aurait peut-être à en apprendre en masse.

(...) [Nom d'une communauté] a drôlement intérêt à se faire connaître. Puis c'est en se faisant connaître que je crois qu'on est capables de diminuer les préjugés.

7.1.2 Développement communautaire et reprise de pouvoir des communautés algonquines

La question de la reprise de pouvoir des peuples des premières nations occupe une place importante dans le discours des informateurs-clés. De leur point de vue, elle se lie directement à la question du développement communautaire en contexte autochtone. Dans cette perspective, le développement communautaire passe avant tout par le développement social et ne saurait se limiter au développement économique. Or, d'après le discours des participants à l'étude, le développement social sous-entend la nécessité, pour les communautés algonquines, de passer par un processus de réappropriation sur le plan collectif.

Du point de vue des informateurs-clés, s'il demeure souhaitable de créer, au sein des communautés, des opportunités de scolarisation et d'emploi génératrices d'espoir pour les jeunes, il y a fort à parier qu'elles ne s'actualiseront et ne s'optimiseront que si les jeunes s'y engagent véritablement. Or, à l'issue de cette étude, il apparaît clair que la mise en mouvement et l'engagement des jeunes algonquins ne passe pas sans la mise en mouvement et l'engagement des collectivités auxquelles ils appartiennent. Du point de vue des informateurs-clés, il est primordial que les communautés algonquines en prennent conscience.

(...) on a toute une population qu'ils ont eu de la difficulté à se projeter dans un avenir. Quand tu es limité puis quand dans une tête d'adolescent, tu sais très bien que pourquoi aller à l'école quand tantôt je vais retourner à [nom d'une communauté] puis il n'y a rien à foutre là, puis il n'y a quasiment pas de jobs, bien tu attends ton 16 ans puis tu vas prendre le même beat que tous ceux qui ont passé avant toi.

Donc la société est un peu responsable de ce qui arrive aux jeunes, pas juste une personne en particulier. Et peut-être que la communauté n'a pas conscience de ce pouvoir là qu'elle a aussi parce qu'on ne leur a jamais montré.

Selon les participants à l'étude, pour favoriser la mise en mouvement communautaire, il est avant tout nécessaire de travailler à la réappropriation de la fierté et de l'estime des collectivités algonquines. Du point de vue des informateurs-clés, ce processus passe avant tout par la réappropriation de la culture et de l'identité anishnabe, permettant alors aux jeunes de développer une meilleure connaissance de soi et de se projeter dans un avenir constructif. Dans cette optique, la question de la redéfinition identitaire des jeunes algonquins est directement liée à leur devenir et, de manière plus spécifique, à leur insertion sociale.

(...) on est comme dans le creux de la vague. On est comme dans cette réalité là dans ce moment ci, puis plus on va aller vers la culture, plus les personnes vont retrouver cette fierté là d'être Anishinabeg. Puis plus ça va aller... le développement plus il va se faire...

(...) c'est d'amener les jeunes à mieux se connaître comme individus. Puis aussi je pense que c'est très personnel parce que quand tu as une bonne estime de toi-même, ben tu vas être plus humble face aux difficultés que tu rencontres, tu vas plus reconnaître tes faiblesses parce que tu te connais. Puis je pense qu'en amenant les jeunes à développer ça, cette connaissance de soi, puis la connaissance de la culture, de savoir d'où on vient, la connaissance de l'histoire, c'est très connecté... c'est connecté avec l'école, c'est connecté avec la société, parce que ce n'est pas juste personnel, ce n'est pas juste du travail social qu'on fait avec les jeunes. C'est une prise de conscience de tout ce qui est... savoir ce que tu veux puis de savoir où tu vas t'en aller.

Pour que les jeunes en viennent à se redéfinir sur le plan identitaire et plus globalement, pour qu'ils puissent prendre leur place au sein de leurs communautés, encore faut-il qu'ils soient soutenus par celles-ci. Il faut donc tenir compte de ce que les jeunes ont à dire et agir en ce sens afin de leur donner les opportunités de se construire en tant que membres à part entière de leur collectivité. De plus, afin d'aider les jeunes à prendre leur place, les informateurs-clés suggèrent de leur faire vivre des expériences de mobilisation

communautaire, dans l'objectif de favoriser leur « sens du collectif ». L'objectif premier ne devrait donc pas être de favoriser l'insertion professionnelle des jeunes, mais plutôt de les rattacher à leur communauté à travers l'expérimentation de projets collectifs qui favorisent la construction d'une perception de soi positive et ultimement l'émergence d'une conviction à l'effet qu'il est possible pour eux de réussir.

Dans un projet moi j'ai pour mon dire les jeunes ils vont apprendre d'une manière à travailler en équipe, faire des... Ils vont apprendre certaines affaires puis ce n'est pas des études. Même si ce n'est pas aller faire des choses, aller chercher des diplômes. Mais au moins ils vont apprendre qu'on est des ados, si on est capables de se mettre ensemble, on est capables de faire des changements en quelque part...

Moi je pense que la clé c'est de leur faire vivre une réussite puis à partir de là ben ça va être beaucoup plus facile à s'ouvrir, à atteindre quelque chose.

Par ailleurs, du point de vue de plusieurs informateurs-clés, et particulièrement pour ceux qui sont appelés à travailler directement auprès de la population, la question du « développement » des jeunes ne passe pas sans la prise en compte de la capacité de leurs parents à exercer leur rôle. Le constat de manques à gagner et d'inconsistances importantes dans le « parentage » des jeunes, observés dans plusieurs familles et associées aux grandes blessures historiques des peuples des premières nations, pointe vers l'importance de la réappropriation du rôle parental. Il faut donc travailler de concert avec les parents concernés, et non contre eux, de manière à les outiller davantage et ainsi permettre aux communautés de se doter à nouveau de parents actifs et mobilisés auprès de leurs enfants.

Mais moi je pense que ce n'est pas ça qui va aider les familles autochtones à prendre leur vie en main. C'est des moyens pour les renforcer comme individus puis leur donner des pouvoirs. Quand on parle d'empowerment, c'est de la responsabilisation, puis on ne responsabilise pas les gens en leur donnant un coup de bâton pour dire « Ce n'est pas correct ce que tu as fait ». C'est les éduquer à, puis ça c'est à tous les jours, c'est récurrent. Ce n'est pas juste quand ça va mal qu'on va voir les personnes.

Plus spécifiquement dans le contexte de l'intervention des centres jeunesse, il faut inclure les parents et s'assurer qu'ils comprennent bien toutes les démarches de l'intervenant. Ainsi, les informateurs clés soulignent que les parents doivent être partie prenante du

processus d'intervention, afin qu'ils ne soient pas dépossédés de leur rôle, dans la perspective de mettre un frein à la dynamique de rupture du lien entre les générations.

Oui, les jeunes sont placés, mais en réalité c'est que les jeunes oui ils sont placés mais les parents sont tout le temps oubliés dans le décor. C'est ça la réalité. Les TS ils suivent pas parents-enfants comme ça devrait être. Ils devraient avoir beaucoup de liens entre parents puis entre les TS puis les jeunes.

(...) il faut jamais oublier à qui appartiennent ces enfants là, à qui les enfants doivent une certaine obéissance. C'est leur façon de parler, juste à dire que respecter les parents, puis il faut que l'enfant respecte les parents. (...) Si la DPJ [se place entre l'enfant et le parent] (...) Les enfants puis les parents, ils vont se perdre à travers tout ça. Ils vont pas se respecter eux autres. Tout ce qu'ils vont faire c'est respecter la DPJ. (...) quand il y a une DPJ dans le décor. Ils vont se conformer aux directives, ils vont se conformer à ce qui est demandé, le parent comme le jeune. Ça crée pas comme une relation très saine entre les deux.

7.2 Repenser le soutien à la vie autonome

La prise en compte d'enjeux spécifiques relatifs au passage à la vie adulte en contexte autochtone amène une remise en question des approches et des interventions de soutien à la vie autonome s'adressant aux jeunes algonquins au moment de la fin d'une prise en charge des centres jeunesse. En effet, les informateurs-clés constatent un décalage important entre les réalités particulières auxquelles sont confrontés les jeunes algonquins et les objectifs poursuivis par certains plans d'intervention visant à les « autonomiser » à partir d'un cadre de référence allochtone. Il émerge donc des données que la préparation à la vie autonome doit notamment tenir compte du contexte de sortie envisagé par les jeunes, qui, pour la plupart, ne choisissent pas de s'insérer en ville parmi les allochtones. De plus, dans la perspective de favoriser l'insertion sociale des jeunes à leur retour chez eux et de mieux les outiller dans leur transition à la vie adulte, les informateurs-clés insistent sur l'importance de maintenir et travailler les liens des jeunes à leur communauté d'appartenance tout au long du placement.

7.2.1 Tenir compte du contexte de sortie envisagé les jeunes

Tel que mis en valeur plus tôt, il ressort des analyses qu'au même titre que la plupart des jeunes algonquins, presque tous les jeunes algonquins suivis ou placés par les centres jeunesse manifestent le désir de vivre dans leur communauté d'origine. Au moment de la fin des services, les informateurs-clés expliquent que ces jeunes sont attirés par leur communauté en grande partie parce qu'ils ressentent l'urgence de répondre à des besoins de définition identitaire et d'appartenance. Or, au sortir des centres jeunesse, plusieurs jeunes algonquins qui idéalisaient leur retour se voient malheureusement confrontés à des déceptions importantes lorsqu'ils rentrent chez eux. Plus spécifiquement, les informateurs-clés évoquent la situation de beaucoup de ces jeunes qui, ayant rompu avec leurs proches et leur culture depuis trop longtemps, se sentent comme des inconnus dans leur communauté et ont beaucoup de difficulté à y trouver leur place.

(...) ils sont contents de s'en aller dans la communauté, bye bye, ils arrivent puis ils font face à la dure réalité qu'ils n'ont pas créée de liens, que oui ils étaient là à 7-8 ans mais après ça ils ne sont presque pas revenus, ils ne connaissent plus personne.

Les jeunes qui ont été pris en charge par le centre jeunesse, puis qui sont moins venus ici ils n'ont plus d'alliance, c'est chez eux, ils s'ennuient de chez eux mais ils n'ont pas eu le temps de faire des liens.

L'insertion sociale constitue donc un défi important pour ces jeunes, qui sont souvent isolés, laissés à l'écart et même étiquetés par les autres, les communautés algonquines apparaissant comme des milieux relativement fermés avec lesquels il est difficile de reprendre contact.

Ils sont isolés puis ils se sentent isolés. Parce qu'ils ne parlent plus la langue. Ils ont déjà une étiquette sur le front. Le monde ils savent où ce qu'ils étaient.

Parce que c'est quand même les préjugés qui font que les jeunes sûrement ils vont avoir de la difficulté à s'intégrer dans la communauté. C'est quand même des réseaux fermés. Les jeunes sont par gangs, par groupes de familles, des clans. Ils ne sont pas faciles à aller se faire des amis avec ces gens là.

Les gens ont des groupes, ont des amis, eux autres sont pas là-dedans, même leurs sœurs, même leurs frères, même leurs cousins ils les connaissent, ça fait que c'est plus difficile.

Les informateurs-clés soulignent d'ailleurs la grande frustration que ressentent alors les jeunes algonquins issus de placements prolongés en milieu substitut, qui ont l'impression d'avoir été « oubliés » dans les centres jeunesse.

C'est ce qui m'a troublé moi, les jeunes qui sont perdus dans... qui ont été oubliés dans tout ce système là. Les jeunes qui ont été placés en majorité, quand ils reviennent ici tu sais comment qu'ils sont? Ils sont très révoltés ... Quand le jeune est placé, il est bien, il s'imagine qu'il est bien. (inaudible) quand on les reçoit ces jeunes là ici (inaudible) toujours toujours de la colère.

Du point de vue des participants à l'étude, l'isolement que vivent ces jeunes a nécessairement un impact sur leur devenir. Ainsi privés d'un réseau de soutien naturel, ils ont alors tendance à s'affilier à des pairs qui les influencent de façon négative et qui les font bifurquer dans des trajectoires « vulnérabilisantes ».

(...) un jeune de 18 ans qui sort des centres jeunesse puis les parents en communauté, puis qu'il n'a pas nécessairement un lien avec ses parents puis il n'a pas nécessairement de support de ses parents, moi je pense que ça va tourner mal. Puis c'est ce que je constate chez plusieurs d'entre eux, que justement on entend que ça allait bien quand ils étaient à l'Étape, qu'ils participaient, tout ça, puis quand ils arrivent dans le milieu ben là ils vont se retourner vers des réseaux qui vont être des chums dans les maisons de consommation puis tout ça puis ça va partir là-dedans.

En outre, au même titre que la plupart des jeunes algonquins, les jeunes algonquins issus des centres jeunesse se sentent rarement à leur place en ville. Pour ceux qui y sont restés la plus grande partie de leur vie en raison d'un placement prolongé, il peut toutefois être plus tentant d'y demeurer, particulièrement lorsqu'ils ont perdu presque toute attache avec leur communauté d'origine. Cependant, même chez ces derniers, le désir de revenir aux sources est souvent très présent.

Mais on sait qu'à 18 ans, bien souvent ces mêmes ados là, anyway ils vont se ramasser là à 18 ans. Des fois on en regarde, on se dit ces ados là qui sont un peu abandonnés, qui ont fait presque toute leur vie à Val-d'Or, on se dit « C'est potentiel à se trouver un appartement. C'est potentiel à se trouver un emploi à Val-d'Or, quelque chose », parce qu'il a un petit réseau à Val-d'Or. Puis à notre grande surprise, ils se ramassent là pareil.. On a eu des jeunes placés toute leur vie, vraiment, à 5-6 ans c'était placé dans la même famille d'accueil puis ils ont retourné dans la communauté pareil, chez des mononcles, des matantes (...) ils sont attirés comme des aimants, même ceux qui ont été élevés à l'extérieur dès qu'ils ont 18 ans, ça revient, ils sont attirés comme des aimants par leur communauté

Il semble alors que beaucoup d'entre eux sacrifient leurs attaches en ville pour revenir vers leur communauté d'origine. Les participants à l'étude soulignent d'ailleurs que les jeunes algonquins qui élaborent le projet de s'installer en ville dès la sortie du milieu substitut ont tendance à se désister rapidement au moment de la fin des services. À la lumière de ces constats, il appert donc que les jeunes qui sont le plus susceptibles de vouloir s'insérer en ville et d'arriver à le faire sont ceux qui y ont déjà un réseau de soutien social fort.

D'une part, les informateurs-clés considèrent qu'il est important de préparer l'ensemble des jeunes algonquins afin qu'ils soient en mesure de « débrouiller » en ville, conscients que même ceux qui choisissent de vivre dans une communauté algonquine devront se rendre régulièrement en milieu urbain. D'autre part, ils déplorent que la transmission d'habiletés fonctionnelles en vue de la préparation à la vie autonome des jeunes algonquins placés ne tienne pas suffisamment compte des particularités du milieu de vie autochtone, alors que ces derniers y retournent en majorité aux termes de l'intervention des centres jeunesse.

Ben la fin de la prise en charge, (...) On leur sort le maximum d'outils qu'on peut leur sortir en termes de préparation à la vie autonome puis à la vie adulte. Sauf que les lacunes qu'on s'aperçoit c'est qu'un jeune autochtone qui veut rester sur la communauté, ben il est un petit peu à côté de ça.

Là on se dit est-ce qu'on fait des cours pour trouver des appartements, des toasters puis des affaires que de toute façon ils ne se serviront pas parce que ce qu'on se rend compte c'est qu'une couple de mois après ils sont revenus là-bas pareil.

Or, l'analyse du discours des informateurs-clés révèle que bon nombre d'intervenants allochtones chargés d'accompagner les jeunes dans cette transition ne sentent pas qu'ils maîtrisent eux-mêmes les habiletés fonctionnelles relatives à certaines tâches de la vie quotidienne en contexte autochtone (ex. la coupe du bois, la conservation et la préparation de certains aliments traditionnels, le fonctionnement des différents appareils non-électriques destinés au chauffage des habitations...). De plus, le processus d'accès au logement indépendant dans les communautés algonquines ne semble pas toujours maîtrisé par certains informateurs-clés pourtant appelés à travailler auprès des jeunes

algonquins en transition à la vie adulte. Ces constats appellent d'une part à la nécessité, particulièrement pour les intervenants des centres jeunesse, de lier les jeunes algonquins à des personnes-ressources de leur communauté en mesure de leur transmettre ces apprentissages et, d'autre part, de se familiariser eux-mêmes avec certaines habiletés spécifiques à transmettre aux jeunes, considérant les exigences que posent les conditions d'existence particulières des collectivités algonquines et les pratiques culturelles locales. Il ressort d'ailleurs du discours des participants à l'étude qu'ils se montrent pour la plupart conscients de ces manques à gagner.

Par ailleurs, pour les jeunes autochtones qui choisissent, aux termes du placement, de s'installer dans leur communauté tout comme pour ceux qui choisissent de s'installer en ville, les informateurs-clés insistent sur l'importance de non seulement les outiller sur le plan fonctionnel, mais aussi de les préparer au choc de cultures qu'ils auront à vivre. Ainsi, le passage d'un milieu substitut à une communauté algonquine est souvent marqué par une perte de repères importante pour les jeunes, qui passent rapidement d'un milieu très structuré à un milieu beaucoup moins encadré..

(...) préparer ces jeunes là au milieu dans lequel ils vont débarquer. Le manque de structures, préparer ces jeunes là à ça.

Concernant le soutien au passage à la vie autonome des jeunes algonquins qui choisissent la vie en ville, les informateurs-clés insistent plutôt sur l'importance de préparer mentalement les jeunes imprégnés du mode de vie autochtone au décalage qu'ils risquent de ressentir en ville, les modes de vie allochtone et autochtone étant considérablement différents.

(...) il va avoir besoin de plus de choses pour l'aider à s'adapter en ville. Peut-être aussi pour être compris par rapport au choc culturel qu'il vit, parce qu'il va vivre un choc culturel beaucoup plus fort que le citoyen de deuxième génération.

Du point de vue des informateurs-clés rencontrés, le choc de cultures est donc au cœur des enjeux de préparation à la vie autonome des jeunes algonquins issus des centres jeunesse. Or, conscients que les critères de l'« accomplissement adulte » diffèrent selon les perspectives culturelles, certains informateurs-clés mettent en valeur la nécessité pour

les intervenants appelés à travailler auprès de ces jeunes de s'ouvrir à certaines voies d'accomplissement privilégiées par les communautés algonquines, particulièrement lorsqu'ils se trouvent devant un jeune qui envisage un retour vers sa communauté. Il faut pourtant souligner que ces voies d'accomplissement peuvent s'inscrire en décalage avec ceux privilégiés par la culture allochtone. Ainsi, quoiqu'il semble difficile, pour certains informateurs-clés, de concevoir que le l'autonomisation résidentielle et le raccrochage socioprofessionnel ne devraient pas être les finalités principales des plans d'interventions destinés aux jeunes algonquins en fin de prise en charge, il appert tout de même, du point de vue des participants à l'étude, que sur le territoire des communautés, les possibilités et les incitatifs qui s'offrent aux jeunes en ce sens sont grandement limitées.

Tu as les autochtones qui vivent dans leur communauté, puis tu as les autochtones qui vivent en ville. (...) C'est sûr que ça ça a un impact différent pour les jeunes qui sont en suivi. (...) Parce qu'au niveau de la communauté de un c'est loin, de deux l'emploi comme tel ce n'est pas là qu'il y aurait 1000 jobs (...).

En fait en réalité on les prépare à la même chose que les autres Blancs à Val-d'Or, mais ils l'actualisent pas comme les Blancs peuvent le faire, parce qu'ils sont contraints justement au peu de logements disponibles.

Plusieurs informateurs-clés soulignent qu'il n'est pas toujours particulièrement aidant de poser l'exigence de la vie en logement indépendant ou de l'accomplissement scolaire et professionnel aux jeunes qui choisissent de vivre dans une collectivité algonquine, afin d'éviter de les placer en situation d'échec. Ils s'entendent par contre pour dire qu'il demeure très important de faire prendre conscience aux jeunes de l'éventail de leurs possibilités et d'encourager la démarche de ceux qui souhaitent s'investir sur le plan scolaire ou professionnel.

Mais c'est correct qu'on leur en parle des possibilités qu'ils ont. Puis ça c'est important parce qu'il faut qu'ils le sachent. Mais de ne pas focuser à ce qu'il faut qu'ils se trouvent une job, il faut qu'ils fassent ça. On leur dit « Regarde tu aurais la possibilité de faire ça »...

Ainsi, il devient non seulement possible pour les jeunes algonquins de s'actualiser non seulement par l'école, le travail et l'autonomie résidentielle, mais aussi par la création d'une nouvelle famille, par la participation sociale et par un travail sur soi permettant d'entretenir une relation saine et satisfaisante avec les autres et soi-même.

7.2.2 L'importance du développement et du maintien des liens communautaires

La plupart des jeunes algonquins issus de milieux substitués reviennent donc éventuellement vivre dans leur communauté, où leur contribution sociale constitue une voie d'accomplissement privilégiée. Compte tenu de cette réalité et des difficultés d'intégration importantes que les jeunes placés présentent à leur retour, la plupart des informateurs-clés s'entendent pour dire que le maintien des liens à la communauté d'appartenance tout au long du placement est essentiel dans la perspective de soutenir leur passage à la vie adulte.

Mais c'est sûr qu'un enfant qui est placé jusqu'à 18, c'est important que toutes ces années là, il y ait un lien maintenu vraiment régulièrement puis vraiment fort avec la communauté, parce que sinon après c'est comme... tu sors puis t'es perdu.

Pour certains participants à la recherche, le placement peut même être une occasion de reconstruire le lien à la communauté, notamment lorsque les intervenants des centres jeunesse offrent aux jeunes des occasions de se familiariser avec leur culture.

(...) refaire le lien mais beaucoup par la langue, la culture. Oui je pense que oui, puis que ça soit maintenu même quand ils sont à l'extérieur. Essayer autant que possible de... Oui, de stimuler ça même s'ils sont à l'extérieur.

Plusieurs informateurs-clés soulignent toutefois que dans beaucoup de cas, les liens avec la famille et la communauté algonquine ne sont pas suffisamment maintenus et investis pendant le placement, ce qui contribue à vulnérabiliser les jeunes lorsqu'ils reviennent chez eux. Les informateurs-clés mentionnent alors que les jeunes concernés semblent souffrir grandement de cette rupture de liens et qu'ils se sentent « perdus » à leur retour.

Il a toujours été placé puis il est revenu. Il était perdu. Il faut quasiment qu'il refasse toutes les connexions avec ses parents, ses frères et sœurs ou sa parenté. Ils sont plus à risque de commettre des suicides ou des crimes violents aussi.

Les intervenants des centres jeunesse sont pourtant confrontés à des dilemmes importants relatifs à l'investissement relationnel des jeunes algonquins à leur communauté et à leur

famille d'origine. Alors que le placement survient pour sortir les jeunes d'un milieu de vie où leur sécurité et leur développement sont compromis et qu'il offre un encadrement sécurisant susceptible de faire bifurquer les jeunes dans des trajectoires de vie constructives, plusieurs intervenants sentent que les contacts fréquents avec les parents et les retours dans la communauté sont plutôt nuisibles pour les jeunes.

Parce que l'idéal ça serait pas de contact avec les parents quand ils sont placés à majorité pour que le jeune s'investisse vraiment dans son milieu de famille d'accueil, mais maintenant les ordonnances plus ça va plus qu'on a des contacts minimums d'une fois par mois avec la famille. Alors là il y a des sorties, c'est comme ça que les contacts se gardent, restent.

Tout ce qu'ils veulent c'est avoir des sorties puis venir passer les fins de semaines ici. C'est souvent ça qui arrive, et des fois c'est ça, le beau travail qui est fait en famille d'accueil durant la semaine, il est souvent défait ou pas entretenu lors des sorties la fin de semaine, puis ils entretiennent la démotivation quand ils sont ici. Ça fait que c'est comme... Malgré comme je dis, ils n'ont pas leur place à Val-d'Or non plus. Quand ils sont en famille d'accueil ça va, mais quand ils arrivent à 18 ans c'est pas facile, parce que c'est des autochtones.

Il demeure pourtant que la plupart des informateurs-clés se montrent en faveur du maintien du lien des jeunes placés à leur communauté d'appartenance, notamment parce qu'ils sont conscients qu'ils y reviennent presque tous dès la fin des services des centres jeunesse. Plus encore, les informateurs-clés mettent en valeur la nécessité d'intervenir et de soutenir ces jeunes dans leur passage à la vie adulte là où ils se sentent chez eux, ce qui implique la mise en place de structures de suivi, d'accueil et de soutien à même les communautés, afin d'éviter l'« oubli » des jeunes dans les centres jeunesse, de leur permettre de se sentir membres à part entière de leur communauté et de pouvoir continuer de les encadrer à leur retour.

Ils ont tout à apprendre ces enfants là puis ils sont tout seul. Ça fait que ça il faudrait partir des ressources de la communauté, savoir, identifier c'est où que ça passe, qui qui fait quoi, puis qu'on ait quelqu'un qui travaillerait à ça.

Peut-être essayer d'installer un minimum de structures pour ces jeunes là dans le milieu. Sans imposer trop, sans modifier des aspects culturels, tout ça, je pense que ça peut se faire dans le respect du mode de vie de la communauté puis tout, mais peut-être installer certaines balises.

8. En conclusion

Une étude qui a ses limites

En conclusion, il faut d'abord souligner que cette étude n'est pas sans comporter des limites importantes. Ainsi, les constats présentés dans le cadre de ce rapport ne sauraient être généralisables, selon le cas, à l'ensemble de la population des jeunes algonquins de l'Abitibi-Témiscamingue ou à l'ensemble de la population des jeunes autochtones suivis ou placés par les centres jeunesse en Abitibi-Témiscamingue. Compte tenu de la méthode d'échantillonnage opportuniste, le groupe de participants à la recherche ne peut être considéré comme représentatif de l'ensemble des intervenants détenant une expertise en la matière. Il faut aussi considérer qu'il existe des différences appréciables entre les communautés algonquines de l'Abitibi-Témiscamingue, qu'il a été impossible de mettre en valeur dans le cadre de ce rapport pour des raisons éthiques.

Des possibilités d'intervention

Suite à l'analyse des résultats de cette recherche, il est possible de conclure que l'intervention auprès des jeunes algonquins de l'Abitibi-Témiscamingue suivis ou placés par les centres jeunesse passe nécessairement par la considération :

1) De l'enjeu de la réappropriation collective, dans la perspective où il ne peut y avoir de mobilisation des jeunes algonquins sans qu'il n'y ait une mobilisation des communautés auxquelles ils appartiennent. Cette mobilisation communautaire sous entend un engagement collectif pour le mieux-être des jeunes dans un contexte de reprise de pouvoir des communautés. Ainsi, pour que les communautés s'autonomisent, encore faut-ils les soutenir en ce sens et les accompagner dans une approche ouverte plutôt que de leur imposer des interventions dirigées sans considération pour leurs blessures historiques et leur culture ;

2) De l'enjeu de la mise en lien entre les différents acteurs qui influencent le devenir des jeunes, parmi lesquels on compte les intervenants des organismes et établissements prestataires de services sociaux, les dirigeants politiques des communautés, les jeunes eux-mêmes, leurs parents, leur famille et leur communauté. À cet effet, l'intervention auprès des jeunes dépend nécessairement de la qualité du lien entre les organismes et établissements du réseau de services sociaux et tous ces acteurs.

Cette étude confirme par ailleurs que le passage à la vie adulte ne peut être conceptualisé de la même façon en contexte autochtone. Ainsi, considérant le contexte de vie particulier des communautés algonquines, alors que la question du manque d'opportunités éducatives, professionnelles, résidentielles et relationnelles qui s'offre aux jeunes apparaît centrale, il semble irréaliste d'espérer les voir passer à la vie autonome vers 18 ans. L'analyse des données tend d'ailleurs à confirmer que l'autonomisation des jeunes ne devrait pas être la finalité principale des interventions visant à faciliter leur passage à la vie adulte. La mise en lien des jeunes avec leurs soutiens communautaires et, ultimement, avec leur identité de jeune autochtone, devrait être au cœur de l'intervention visant la préparation à la vie autonome.

Il importe d'ailleurs de souligner que la situation des jeunes algonquins en regard de l'insertion sociale, qu'ils aient ou non des antécédents de placement ou de suivi par les centres jeunesse, ne devrait pas être envisagée avec fatalisme. Si les jeunes manquent de possibilités à certains égards, cette étude tend à démontrer qu'ils disposent pourtant d'une marge de manœuvre pour se réaliser en tant que jeunes autochtones. Il appartient donc aux intervenants appelés à travailler auprès d'eux de trouver des façons de les soutenir dans l'élaboration de projets qui cadrent bien dans leur contexte de vie et leur culture. Il ne faut donc pas s'attendre des jeunes algonquins à ce qu'ils s'accomplissent de la même façon que les jeunes allochtones. En décrochant de l'école et en choisissant de demeurer dans leur communauté, il se peut fort bien que bon nombre de jeunes algonquins se montrent en fait combatifs et tentent de se raccrocher à leur identité.

Dans le contexte social actuel, pris entre deux mondes, il appartient donc aux jeunes algonquins de redéfinir leurs propres façons de faire, de négocier leur insertion sociale avec créativité et de construire des solutions nouvelles aux problèmes auxquels leurs communautés sont confrontées. Ils ont certainement le potentiel de réaliser ces défis, mais encore faut-il leur permettre de prendre une place au sein de leurs communautés et encourager ainsi leur mise en action constructive. Il s'agit là d'enjeux d'une importance capitale, les jeunes représentant l'avenir des communautés.

Moi j'ai une motivation, c'est essayer de sensibiliser les jeunes. C'est juste ça mon intérêt, ma motivation (...). C'est de dire « Un jour c'est vous autres qui allez faire rouler cette business là ici, cette communauté là. Vous avez intérêt à nous dépasser (inaudible) ». Même souvent ces jeunes là je leur dis « Vous m'avez déjà dépassé en terme de scolarité, mais vous pouvez faire plus encore ». (...) Moi je pense c'est prendre la relève de la communauté puis être conscient des enjeux, c'est quoi qui s'en vient pour eux autres.

9. Bibliographie

- Arnett, J. J. (2003). Conceptions of the transition to adulthood among emerging adults in american ethnic groups. *New Directions for Child and Adolescent Development*, 100.
- Assembly of First Nations. (2007). *First Nations Regional Longitudinal Health Survey (RHS) 2002/2003*. Ottawa.
- Affaires indiennes et du Nord Canada. (2008). Résolution des pensionnats indiens. Présentation des excuses. Consulté sur internet le 10 décembre 2008, à l'adresse : <http://www.ainc-inac.gc.ca/ai/rqpi/index-fra.asp>.
- Bennet, M., & Blackstock, C. (2002). *Recensement des écrits et bibliographie annotée traitant de certains aspects du bien-être des enfants autochtones au Canada*. Ottawa: Société de soutien à l'enfance et à la famille des Premières nations du Canada. Centre d'excellence pour la protection et le bien-être des enfants.
- Bergeron, S. (2006). *Le conflit identitaire et l'insertion socioprofessionnelle des jeunes autochtones*. Université Laval, Québec.
- Bidart, C. (2006). *Devenir adulte aujourd'hui : perspectives internationales*: INJEP, Collection débats-Jeunesse, L'Harmattan.
- Blackstock, C., & Trocmé, N. (2005). Community-based child welfare for aboriginal children: supporting resilience through structural change. *Social Policy Journal of New Zealand*, 24.
- Bousquet, M.-P. (2005). Les jeunes Algonquins sont-ils biculturels? Modèles de transmission et innovations dans quelques réserves. *Recherches amérindiennes au Québec*, XXXV(3), 7-17.
- Brassard, D. (2001). *L'insertion socioprofessionnelle des jeunes autochtones*. Université Laval, Québec.
- Coles, B. (1996). Youth Transitions in the United Kingdom: A Review of Recent Research. In B. Galaway & J. Hudson (Eds.), *Youth In Transition: Perspectives on Research and Policy* (pp. 23-31). Toronto: Thompson Educational Publishing.
- Collins, M. E. (2001). Transition to Adulthood for Vulnerable Youths: A Review of Research and Implications for Policy. *Social Service Review*, 271-291.

- Commission Royale sur les peuples autochtones. (1996). *Rapport de la commission royale sur les peuples autochtones*. Ottawa: Affaires indiennes et du Nord Canada.
- Conseil national du bien-être social. (2007). *Agissons maintenant pour les enfants et les jeunes métis, inuits et des premières nations*. Ottawa.
- Courtney, M. E., Piliavin, I., Grogan-Kaylor, A., & Nesmith, A. (2001). Foster Youth Transitions to Adulthood: A Longitudinal View of Youth Leaving Care. *Child Welfare, 80*(6), 685-717.
- Daining, C., & DePanfilis, D. (2007). Resilience of youth in the transition from out-of-home care to adulthood. *Children and Youth Services Review, 29*, 1158-1178.
- Desmarais, D., Beauregard, F., Guérette, D., Hrimech, M., Lebel, Y., Martineau, P., et al. (2000). *Détresse psychologique et insertion sociale des jeunes adultes: Un portrait complexe, une responsabilité collective*. Sainte-Foy: Les Publications du Québec, Gouvernement du Québec.
- Dion Stout, M., Kipling, G., & Stout, R. (2001). *Aboriginal Women's Health Research Synthesis Project, Final Report* Winnipeg: Centres of Excellence for Women's Health.
- Donald, K. L., Bradley, L. K., Day, P., Critchley, R., & Nuccio, K. E. (2003). Comparison between American Indian and non-Indian out-of-home placements. *Families in Society, 84*(2), 267-274.
- Dumaret, A.-C., Coppel-Batsch, M., & Couraud, S. (1997). Adult Outcome of Children Reared for Long-term Periods in Foster Families. *Child Abuse & Neglect, 21*(10), 911-927.
- Femmes autochtones du Québec. (2005). *Mémoire c o n j o i n t concernant la révision de la loi sur la protection de la jeunesse: Dans le passé, il y a eu les pensionnats indiens...Aujourd'hui, doit-on absolument répéter l'histoire ?* : Regroupement des Centres d'amitié autochtones du Québec. Ministères de la justice du Québec et Ministère de la santé et des services sociaux du Québec.
- Fox, K., Becker-Green, J., Gault, J., & Simmons, D. (2005). *Native American Youth in Transition: The Path from Adolescence to Adulthood in Two Native American Communities*. Portland, OR: National Indian Child Welfare Association.
- Frechon, I. (2005). Les stratégies féminines d'entrée dans la vie adulte. In E. Callu, J.-P. Jurmand & A. Vulbeau (Eds.), *La place des jeunes dans la cité. Tome 2, Espaces de rue, espaces de parole* (pp. 215-232). Paris: L'Harmattan.
- Galland, O. (1996). Les jeunes et l'exclusion. In S. Paugam (Ed.), *L'exclusion. L'état des savoirs* (pp. 183-192). Paris: Éditions La Découverte.

- Gauthier, B. (1996). Contre la venue du Centre Nicole Laroche dans notre quartier. *Le Guide Mont-Royal*, p. 5.
- Gauthier, M. (1999). La jeunesse: un mot, mais combien de définition. In M. Gauthier & J.-F. Guillaume (Eds.), *Définir la jeunesse? D'un bout à l'autre du monde* (pp. 9-27). Sainte-Foy: Les Éditions de l'IQRC.
- Gauthier, M. (2003). La jeunesse, au coeur des changements de la société québécoise. In M. Gauthier (Ed.), *Regard sur... La Jeunesse au Québec* (Les éditions de l'IQRC. Collection Regards sur la jeunesse du monde ed., pp. 9-23). Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval.
- Gauthier, R. (2005). *Le rapport à l'institution scolaire chez les jeunes amérindiens en fin de formation secondaire: contribution à la compréhension du cheminement scolaire chez les autochtones*. Université du Québec à Chicoutimi, Département d'éducation.
- Girard, C., & Lutumba Ntetu, A. (2004). La marge comme espace culturel. Territoire, identité et communauté chez les jeunes migrants innus (montagnais) et attikamekw au Québec. In G. Pronovost & C. Royer (Eds.), *Les valeurs des jeunes*. Ste-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Gouvernement du Québec. (2006). *Pour une jeunesse engagée dans sa réussite. Stratégie d'action jeunesse 2006-2009*. Québec: Secrétariat à la jeunesse.
- Goyette, M., Bellot, C., & Panet-Raymond, J. (2006). *Le projet Solidarité Jeunesse. Dynamiques partenariales et insertion des jeunes en difficulté*. Québec: Les Presses de l'Université du Québec. Collection Problèmes sociaux et interventions sociales.
- Goyette, M., Chénier, G., Royer, M.-N., & Noël, V. (2007a). Le soutien au passage à la vie adulte des jeunes recevant des services des centres jeunesse. *Éducation et francophonie. Revue scientifique virtuelle*, 35(1), 95-119.
- Goyette, M., Royer, M.-N., Noël, V., & Chénier, G. (2007b). *Projet d'intervention intensive en vue de préparer le passage à la vie autonome et d'assurer la qualification des jeunes des centres jeunesse du Québec. Rapport final d'évaluation*. Montréal: Soumis au centre national de prévention du crime et à l'Association des centres jeunesse du Québec.
- Graham, B. L. (2001). *Resilience among American Indian youth: First Nations' youth resilience study*. Graham, Barbara Leigh: U Minnesota, US.

- Jahnukaiken, M. (2007). Hi-risk youth transitions to adulthood: A longitudinal view of youth leaving the residential education in Finland. *Children and Youth Services Review, 29*, 637-654.
- Jérôme, L. (2005). Jeunes autochtones. Espaces et expressions d'affirmation. *Recherches amérindiennes au Québec, 35*(3).
- Jérôme, L., & Sibomana, F. (2005). *Les réalités et les défis pour les jeunes en milieu inuit et autochtones contemporain*. Québec: Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones (CIÉRA).
- Kufedlt, K. (2003). Graduates of Guardianship Care: Outcomes in Early Adulthood. In *Child Welfare: Connecting Research, Policy and Practice* (pp. 203-216): Wilfred Laurier University Press.
- La Prairie, C., & Stenning, P. (2003). Exilés, rue principale : réflexions sur la sur-représentation autochtone dans le système de justice pénale. In *Des gens d'ici: Les autochtones en milieu urbain* (pp. 195-210). Ottawa: Projet de recherche sur les politiques. Gouvernement du Canada.
- Lanctôt, N. (2006). Les adolescentes prises en charge par le centre jeunesse: Que deviennent-elles au tournant de la vingtaine? *Défi jeunesse, 12*(2), 3-7.
- Larose, F. (1989). L'environnement des réserves indiennes est-il pathogène? Réflexions sur le suicide et l'identification des facteurs de risque en milieu amérindien québécois. *Revue québécoise de psychologie, 10*(1).
- Long, C., Downs, A., Gillette, B., in Sight, L., & Konen, E. (2006). Assessing Cultural Life Skills of American Indian Youth. *Child & Youth Care Forum, 35*(4), 289-304.
- Malo, C. (2007). Y a-t-il un lien entre le décrochage scolaire et le décrochage social chez les jeunes présentant des troubles de comportement? *Revue de psychoéducation, 36*(2), 329-340.
- Manseau, H., & Blais, M. (2002). Analyse qualitative de discours sur la grossesse et la sexualité : regards et actions féministes pour l'autonomisation sexuelle et reproductrice des adolescentes. In F. Descarries & C. Corbeil (Eds.), *Espaces et temps de la maternité*. Montreal: Éditions du Remue Ménage.
- Manson, S. M. (1996). The wounded spirit: A cultural formulation of post-traumatic stress disorder. *Culture, Medicine and Psychiatry, 20*.
- Manson, S. M. (1997). Ethnographic methods, cultural context and mental illness: ridging different ways of knowing and experience. *Ethos, 25*.

- Maunder, D., Liddel, M., Liddel, M., & Green, S. (1999). *Young people leaving care and protection*. Hobart, Tasmania: Australian Clearinghouse for Youth Studies.
- Moran, J. R., Fleming, C. M., Somervell, P., & Manson, S. (1999). Measuring bicultural ethnic identity among American Indian adolescents: a factor analytic study. *Journal of adolescent research, 14*(4).
- Munsell, G. (2004). *Tribal Approaches to Transition*. Tulsa, OK: The University of Oklahoma.
- Noël, F. (2002). *Le maternage chez les jeunes femmes de la communauté algonquienne de Kitcisakik*. Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, Rouyn-Noranda.
- Oetting, E. R., & Beauvais, F. (1991). Orthogonal cultural identification theory: The cultural identification of minority adolescents. *International journal of the addictions, 25*.
- Panet-Raymond, J., Goyette, M., & Bellot, C. (2004). Vers un renouvellement des politiques et des pratiques d'intervention en insertion sociale et professionnelle. *Revue canadienne de politique sociale, 53*, 141-156.
- Pauzé, R., Toupin, J., Déry, M., Mercier, H., Joly, J., Cyr, M., et al. (2004). *Portrait des jeunes âgés de 0 à 17 ans référés à la prise en charge des Centres jeunesse du Québec, leur parcours dans les services et leur évolution dans le temps (Section 5: Portrait des adolescents âgés de 12 à 17 ans dans le cadre de la Loi de la protection de la jeunesse ou de la Loi sur les services de santé et des services sociaux)*: Groupe de recherche sur les inadaptations sociales de l'enfance (GRISE).
- Pecora, P. J., Kessler, R. C., O'Brien, K., White, C. R., Williams, J., Hiripi, E., et al. (2006). Educational and employment outcomes of adults formerly placed in foster care: Results from the Northwest Foster Care Alumni Study. *Children and Youth Services Review, 28*(12), 1459-1481.
- Pecora, P. J., Kessler, R. C., Williams, J., O'Brien, K., Downs, C. A., English, D., et al. (2005). *Improving Family Foster Care. Findings from the Northwest Foster Care Alumni Study*. Seattle: Casey Family Programs.
- Quinn, A. (2007). Reflections on intergenerational trauma: Healing as a critical intervention. *First peoples child & family review, 3*(4).
- Riendeau, R. (2007). *Portrait de la communauté de Kitcisakik*. Kitcisakik: Service de première ligne.
- Rutman, D., Hubberstey, C., Feduniw, A., & Brown, E. (2006). *When Youth Age Out of Care - Bulletin of Time 2 Findings*. Victoria: Research Initiatives for Social Change unit, School of Social Work, University of Victoria.

- Sabbagh, A. (2007). La santé mentale et les autochtones du Québec. In H. Dorvil (Ed.), *Problèmes sociaux- Tome IV*. Québec: Presses de L'Université du Québec.
- Thatcher, R. (Ed.). (2001). *Vision seekers part 1: A structured personal & social development program for first nations's youth at high social risk*. Craven, Sask. : Socio-Tech Consulting Services.
- Tourigny, M., Domond, P., Trocmé, N., Sioui, B., & Baril, K. (2007). Les mauvais traitements envers les enfants autochtones signalés à la protection de la jeunesse du Québec: comparaison interculturelle. *First Peoples Child & Family Review*, 3(3), 84-102.
- Trocmé, N., Knoke, D., & Blackstock, C. (2004). Pathways to the overrepresentation of Aboriginal children in Canada's child welfare system. *Social Services Review*, 79(4), 577-600.
- Trottier, C. (2000). Le rapport au travail et l'accès à un emploi stable, à temps plein, lié à la formation: vers l'émergence de nouvelles normes? In G. Fournier & B. Bourassa (Eds.), *Les 18-30 ans et le marché du travail. Quand la marge devient la norme* (pp. 35-58). Saint-Nicolas: Les Presse de l'Université Laval.
- Turcotte, M.-E. (2008). *Utilisation des services sociaux et insertion sociale de jeunes adultes avec antécédents de placement pour des motifs de protection*. Université de Montréal, Montréal.
- Tweddle, A. (2007). Youth leaving care: How do they fare? In V. R. Mann-Feder (Ed.), *Transition or eviction : Youth exiting care for independent living* (pp. 15-31). San Francisco: Wiley Subscription Services.
- Vatz-Laaroussi, M., Kanouté, F., Rachédi, L., Lévesque, C., & Montpetit, C. (2007). *La réussite scolaire des groupes d'immigrants et des groupes d'autochtones du Québec: modèles de collaboration entre la famille et l'école*: FQRSC
- Vultur, M. (2003). L'insertion sociale et professionnelle des jeunes au Québec. Évolution et situation actuelle. In M. Gauthier (Ed.), *Regard sur... La Jeunesse au Québec* (Les éditions de l'IQRC. Collection Regards sur la jeunesse du monde ed., pp. 57-71). Ste-Foy: Les Presses de l'Université Laval.